FACULTÉ DE MEDECINE ET DE PHARMACIE
DE BORDEAUX

ANNÉE 1888-89 N° 5

OBOCK ET SON TERRITOIRE

SA FIÈVRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 26 NOVEMBRE 1888

PAR

Amable-Arsène MARCHANDOU

MÉDECIN DE LA MARINE

Né à Saint-Hilaire (Creuse), le 18 février 1853.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. MORACHE,	professeur,	*président.*
LAYET,	professeur,	*juges.*
ARNOZAN,	agrégé,	
LAGRANGE,	agrégé,	

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

BORDEAUX
Imprimerie Vve Cadoret
17 — RUE MONTMÉJAN — 17

1888

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549603_0029

FACULTÉ DE MEDECINE ET DE PHARMACIE
DE BORDEAUX

ANNÉE 1888-89 N° 5

OBOCK ET SON TERRITOIRE

SA FIÈVRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 26 NOVEMBRE 1888

PAR

Amable-Arsène MARCHANDOU

MÉDECIN DE LA MARINE

Né à Saint-Hilaire (Creuse), le 18 février 1853.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. MORACHE,	professeur,	*président.*
LAYET,	professeur,	*juges.*
ARNOZAN,	agrégé,	
LAGRANGE,	agrégé,	

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

BORDEAUX
Imprimerie Vve Cadoret
17 — RUE MONTMÉJAN — 17
1888

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. PITRES..... Doyen. | M. DENUCÉ... Doyen honoraire.

PROFESSEURS :

MM. DENUCÉ..... } Professeurs honoraires.
MICÉ..... }

Clinique médicale	MM. PICOT. PITRES.
Clinique chirurgicale	DEMONS. LANELONGUE.
Pathologie interne	DUPUY.
Pathologie externe	AZAM.
Pathologie et thérapeutique générales	VERGELY.
Thérapeutique	DE FLEURY.
Médecine opératoire	MASSE.
Clinique obstétricale	MOUSSOUS.
Anatomie pathologique	COYNE.
Anatomie	BOUCHARD.
Histologie et Anatomie générale	VIAULT.
Physiologie	ORÉ.
Hygiène	LAYET.
Médecine légale	MORACHE.
Physique	MERGET.
Chimie	BLAREZ.
Histoire naturelle	GUILLAUD.
Pharmacie	FIGUIER
Matière médicale	PERRENS.
Médecine expérimentale	JOLYET.
Clinique ophtalmologique	BADAL.

AGRÉGÉS EN EXERCICE

SECTION DE MÉDECINE

Pathologie interne et Médecine légale	ARNOZAN. RONDOT. ARTIGALAS. MOUSSOUS. DUBREUILH.

SECTION DE CHIRURGIE ET ACCOUCHEMENTS

Pathologie externe	BOURSIER. PIECHAUD. LAGRANGE. POUSSON. DENUCÉ.
Accouchements	LEFOUR.

SECTION DES SCIENCES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES

Anatomie et Physiologie. MM. PLANTEAU. FERRÉ. | Histoire naturelle..... M. NABIAS.

SECTION DES SCIENCES PHYSIQUES

Pharmacie	MM. CARLES.
Physique	BERGONIÉ.
Chimie et Toxicologie	DENIGÈS.

CLINIQUES ANNEXES

Clin. méd. des enfants. MM. NÉGRIÉ. | Maladies vénériennes.... N.
Clin. chir. des enfants. PIÉCHAUD | Maladies mentales..... N.

COURS COMPLÉMENTAIRES

Accouchements..... M. LEFOUR, agrégé. | Chimie..... M. CARLES, agrégé.

Le Secrétaire de la Faculté, LEMAIRE.

« Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les » Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propre à leurs auteurs » et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation. »

MEIS ET AMICIS

A MES MAITRES

A mon Président de Thèse

MONSIEUR LE PROFESSEUR MORACHE

Directeur du Service de santé du 18e Corps d'armée, Professeur de Médecine légale,
Officier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique.
Membre correspondant de l'Académie de Médecine.

INTRODUCTION

Le 25 juillet 1885, la canonnière de 100 chevaux, le *Météore* où j'avais été embarqué en qualité de médecin-major, ayant à bord 77 hommes d'équipage, partait du port de Cherbourg, à destination d'Obock (golfe d'Aden), qui, comme chacun sait, jouit d'une réputation d'insalubrité et de stérilité telle qu'il n'est personne qui ne redoute d'y être envoyé et ne considère comme une calamité privée d'y faire deux ans de station.

La traversée s'est accomplie dans de bonnes conditions, l'état de l'équipage n'ayant sensiblement souffert ni des fatigues souvent renaissantes d'une existence anomale, ni du brusque changement de climat, ni des cruelles chaleurs que l'on trouve dans la Mer Rouge aux mois de l'été. Le 28 août nous étions arrivés au golfe d'Aden sans que rien d'intéressant à notre point de vue se fût produit dans la santé des hommes.

Je dois à mon lecteur de les lui faire connaître. Ce sont en majeure partie des jeunes gens de 21, 22 ans doués du tempérament, de la vigueur que l'on attend d'eux pour tous les exercices et pour tous les travaux du bord. Quoiqu'elle n'ait rien de très pénible en elle-même, cette vie maritime n'en exigera pas moins une endurance et une aptitude native plus aisément l'apanage d'un jeune marin à la musculature développée que de celui dont les membres sont grêles et le corps rabougri, semblable à ces arbustes qui poussés dans de mauvaises conditions n'offrent qu'une image en raccourci de leurs congénères de haute futaie.

Cette dégradation physique que nombre de médecins de la marine ont pu noter et qui prépare si bien le terrain sur lequel la maladie ira se développer, sera le résultat de l'usage de l'alcool si général sur les côtes de l'Océan, si invétéré chez les populations du littoral de la Manche, pays que l'on est habitué à voir fournir d'excellents marins aux bâtiments en cours de campagne. Toutefois ces sujets d'une constitution débile, inscrits-maritimes, ne sont que des exceptions et nous aurons la joie d'avouer avec plus d'un que l'on compte encore de solides marins dans nos départements côtiers.

Une histoire descriptive de la constitution géologique d'Obock ne doit pas être une œuvre inutile. Il y a là un facteur très important dans l'adaptation aux milieux à laquelle doit se soumettre, nécessité inéluctable, tout nouvel arrivant dans une contrée neuve et sous la zone torride. Changer de climats, c'est subir des influences inconnues à notre organisme, c'est obliger nos organes à modifier leurs habitudes et à fonctionner autrement, conséquemment créer des variétés conformes aux milieux, variétés pathologiques autant que physiologiques.

Pour satisfaire aux exigences de la science moderne comme les philosophies et les religions de l'antiquité, nous nous occuperons donc de la terre qui a précédé l'homme, car l'homme ne sait comme les animaux choisir d'instinct l'habitat qui lui est le plus favorable et la composition d'éléments telluriques autres que ceux du pays natal, dans les régions sans altitude surtout, influe beaucoup plus puissamment sur l'état de santé que les éléments météorologiques.

Quel est le climat d'Obock, air, vents, saisons, stérilité et fertilité du sol ? Quelles sont les différentes maladies qui atteignent l'Européen et dans quelle proportion, les remèdes qu'on peut leur opposer, l'hygiène à suivre ? telles sont les questions

dont la solution peut présenter quelque intérêt si nous voulons nous rendre un compte aussi juste que possible de la valeur sanitaire de notre possession coloniale. « Ce qu'il nous importe de savoir pour la bonne issue de nos voyages, de nos essais de colonisation, des expéditions militaires lointaines, des campagnes maritimes, ce sont évidemment les influences hygiéniques de chaque climat local » (Nielly, *Hygiène des Europ. dans les pays intertropicaux*).

Je ne saurais mieux clore cet avant-propos qu'en adressant mes respectueux remerciements à M. le professeur Morache qui a bien voulu me faire l'honneur de présider cet humble travail.

OBOCK ET SON TERRITOIRE

SA FIÈVRE

PREMIÈRE PARTIE

Aspect général du territoire d'Obock.

« Pays abandonné de Dieu et des hommes » a-t-on dit. Contrée sauvage bornée à l'occident et au nord de montagnes volcaniques dont les arêtes vives se dessinent à l'horizon et forment un chaos fantastique. Ces massifs s'enfoncent dans l'intérieur du continent africain, les pics succèdent aux pics et ne sont praticables qu'aux rares indigènes qui viennent y chercher quelques solitudes, barrière difficile à franchir pour l'homme qui a toujours vécu au milieu des avantages qu'a créés la civilisation. Nous les appellerons les monts de Tadjourah, Table-cliff, Ras-bir qui nous présentent une teinte brune, noirâtre, propre aux contrées d'origine ignée et due à la lave dont sont formés ces terrains, aux rapilli confusément entassés qui jonchent le sol. Des filons de matière éruptive, dont l'écorce terrestre est traversée de toutes parts, réfléchissent comme un miroir les rayons dont le soleil prodigue

inonde le ciel et la terre. La côte est abrupte, uniforme, semblable à un long ruban de calcaire aux tons fauves.

Là sur un point perdu d'un continent immense où il vient de naître depuis quelques années, s'élève l'établissement d'Obock que partout le désert environne. La vue de cette terre ingrate qu'attristent plutôt qu'ils ne l'animent ces troupeaux peu nombreux que viennent y chercher une maigre pâture, de cette nature inerte et décrépite au dernier degré, laisse dans l'âme une impression de tristesse et d'accablement indéfinissable que n'effacera pas je ne sais quel charme secret qui nous pénètre malgré la pauvreté de sa végétation.

C'est un plateau sablonneux où les polypiers branchus dressent encore en certains endroits leurs branches cassantes, noircies par le temps, sans cesse balayées des vents, et constituent un sol fort dangereux pour les piétons, pour les chevaux dont les sabots sont coupés et usés outre mesure par ces coraux malaisés à parcourir et dont les blessures venimeuses sont toujours longues à se cicatriser. Les polypiers et leurs débris sont entassés sur des épaisseurs considérables, les vivants ayant pris racine sur les morts en quelque sorte, et ont ainsi construit ces roches blanchâtres remplies de coraux, de coquillages, de débris de toute provenance dont l'aspect aride et dénudé rappelle celui des ossements restés longtemps en plein air.

D'autres espaces sur ces plateaux sont recouverts d'une épaisse couche de poussière ténue, rougeâtre où le pied s'enfonce facilement, terrain d'une grande sécheresse sans cesse exposé à toutes les ardeurs d'un soleil de feu. Çà et là, des mimosas arrondissent leurs têtes épineuses, on dirait des pommiers de Normandie par leurs ramures disposées en corymbe. Les femmes Danaquils en font tomber les feuilles en frappant sur les branches avec de longs bâtons; elles les recueillent sur des nattes et les donneront comme nourriture à leurs chèvres

tant est grande la misère de ce pays indigent qui ne peut nourrir ses habitants nomades par nécessité.

Ailleurs le sol est d'une teinte grisâtre, ocreuse, consistant en argiles, en calcaire grossier, poreux, en sables plus ou moins purs, quelquefois cimentés de manière à former des grès de diverses consistances. Ces assises parfaitement horizontales datent de l'époque tertiaire (terrain jurassique, groupe coralien).

Toute cette contrée est entrecoupée de ravins. Ils commencent par des dépressions à peine sensibles, s'élargissent, se creusent et se déroulent en replis tortueux. De largeur variable, formés d'un fond plat nivelé par les alluvions, bordés de pentes fortement inclinées, de conglomérats, de roches calcaires tout-à-fait à pic et très élevées, ils se jettent directement à la mer ou bien forment les affluents des grandes vallées. Les dernières lueurs du soleil des tropiques font vivement ressortir les roches abruptes de la rivière. Ces hautes falaises projettent au loin une ombre qui se découpe merveilleusement sur le sable des torrents, torrents désormais à sec, plaine de sable rosé accumulé en assises épaisses que les eaux ont laissé pour marquer leur passage et leur puissance.

Ces vallées, véritables vallées d'érosion creusées par les eaux pluviales et ressemblant absolument, toute proportion gardée, à ces tranchées qui se creusent dans les terrains meubles à la suite des pluies d'orage, ne laissent pas que d'étonner singulièrement le voyageur qui les parcourt. S'il en recherche l'origine, il est tout disposé dès l'abord à leur donner pour cause quelque force souterraine dont l'effet aurait été l'exhaussement de ces madrépores qui, distendus pour ainsi dire comme un ballon de caoutchouc se distend, mais moins élastiques que lui à la vérité, auraient donné naissance en se fendillant à ces déchirures de la croûte terrestre.

L'explication réellement scientifique doit en être cherchée

dans ces phénomènes qui ont caractérisé le début de l'époque actuelle. Nous en rechercherions les causes dans les perturbations qui caractérisent l'époque quaternaire, « des pluies d'une continuité et d'un volume extraordinaire inondaient les terres fermes de véritables déluges, elles recouvraient tout le sol émergé de nappes d'eau qui s'écoulaient vers les lieux bas en suivant les pentes, creusant peu à peu les lits de ces rivières, de ces torrents. Ces nappes torrentielles irradiaient autour des lieux élevés; la profondeur de l'érosion augmentant, sa largeur d'abord considérable se réduit graduellement en même temps que la diminution de l'intensité des pluies amenait l'état de choses actuelles » (Contejean).

Cette hypothèse explique parfaitement le charriage des dépôts meubles, d'argile, de sable et de cailloux roulés qui remplissent le fond des vallées. Les matériaux qui les composent proviennent des massifs élevés autour desquels ont rayonné les érosions (quart, basalte, silex, scories). Ces cailloux sont abondants dans la partie moyenne, les sables et les argiles dans la partie inférieure.

Les lits de ces torrents abritent quelques plantes, des mimosas, des acacias dont le feuillage plus vert et plus doux forme des bosquets où l'œil se repose avec complaisance; des convolvulacées, des légumineuses, des cucurbitacées, des graminées cornées et coriaces, qui prennent là plus de vigueur que sur les plateaux où les représentants du règne végétal sont clair-semés, des arundinées, des malvacées, des asclépiadées, des buissons de séné et de ricin, arbustes nains qui se dressent à quelques décimètres au-dessus du sol et font tache sur les calcaires lavés puis dévorés depuis des siècles par le soleil des tropiques, sur la poussière aux reflets dorés que le Khamsin prochain emportera aux quatre coins de l'horizon. Nous trouverons aussi dans les crevasses des falaises des Damans

(*Hyrax capensis*, Buffon : Blaireau des rochers, genre de pachyderme rangé par quelques-uns parmi les rongeurs), dont les colonies sont nombreuses et très craintives.

Il n'est point rare d'y rencontrer de profonds puits cylindriques dus au sable et aux cailloux emportés par les tourbillons dont l'action érosive s'augmente considérablement quand ils transportent des matières solides. Les pouvoirs d'érosion de ce sable ne sont pas moins remarquables sur les substances les plus dures lorsqu'il est poussé par les vents.

Parmi ces rivières desséchées depuis les pluies du diluvium qui les ont creusées, celles qui par leur largeur constituent de véritables vallées sont les rivières d'Obock et de l'Attella. Ces anciens lits de fleuves, très larges à leur embouchure, se rétrécissent bientôt, et, à trente ou quarante kilomètres dans l'intérieur, ils n'ont plus que quelques centaines de mètres de largeur, ravins profondément encaissés que les Indigènes fréquentent particulièrement. Ils y conduisent leurs troupeaux de chèvres, leur unique ressource, pour lesquels ils trouvent quelque pâture et à leur embouchure l'eau douce dont ils ne sauraient se passer. Cette eau proviendrait de véritables rivières souterraines descendant des montagnes, où les pluies plus communes que sur la côte Dankali s'écoulent par les fissures provenant soit de retrait, soit de ruptures, jusqu'à la rencontre de roches basaltiques ou calcaires, de laves stratifiées en bancs qu'elles ne peuvent traverser. Elles s'étendent en nappes à leur surface, se réunissent en suivant les pentes, et dans les parties les plus déclives, au fond des vallées où affleurent ces assises imperméables, donnent naissance à quelques sources d'eau jaillissante si précieuses en ces contrées arides. Il en existe plusieurs à l'Attella que la chaleur de l'été vient généralement tarir, mais si l'on enlève un mètre cube de sable à peine, on arrive très vite à une couche d'eau que

protège ce même sable et qui pourrait alimenter de nombreux puits.

A Obock, les Arabes viennent s'approvisionner à quelques-uns de ces puits dont l'eau peut servir au lessivage des effets et du linge, au lavage du corps, mais serait peu propre à la consommation, tant à cause de son goût terreux que des particules organiques qu'elle tient en suspension. Même filtrée, elle conserve ce goût terreux. Dès les commencements, on l'accuse de procurer la diarrhée à ceux qui en font un usage immodéré. Toutefois, on finit par s'y habituer et c'est sans aucun danger qu'on peut la boire; au reste, les Grecs ou autres Européens qui possèdent quelques magasins à Obock n'en boivent pas d'autre et n'en sont nullement incommodés.

C'est dans la vallée d'Obock, dans les terrains de sédiment formés d'une terre fine, argileuse, que les soldats de l'Infanterie de marine ont agrandi sinon créé des jardins potagers où, à force d'arrosage, ils cultivent quelques légumes qui viennent heureusement varier les ordinaires, tels que tomates, aubergines, radis blancs, citrouilles fort belles, céleris très vert et surtout de la salade; les choux même arrivent à maturité, ce sont de véritables phénomènes; légumes verts fort agréables en la saison d'été et qui sont les meilleurs préservatifs du scorbut. « L'instinct porte les hommes à rechercher avidement cette nourriture végétale à cause des propriétés anti-scorbutiques attachées à leur sève quelles que soient les variétés qui la fournissent; les oignons crus, les piments, l'ail, les salades, les pommes de terre, herbes inoffensives et qui ont à des degrés divers cette précieuse propriété ». (*Hygiène navale,* Fonssagrives).

D'autres puits dans ces jardins ont été creusés à quelques mètres de profondeur. On a trouvé une eau douce, abondante, que l'on emploie couramment pour tous les besoins du jardi-

nage. Nul doute qu'il ne soit possible de profiter plus largement de cette nappe souterraine. C'est peut-être une question à mettre à l'étude, d'autant plus digne de notre préoccupation que cette eau, très potable, n'a plus le goût terreux que nous avons signalé précédemment et qu'elle pourrait être une ressource assurée pour les bâtiments de passage ou de la station locale. Pour cela il suffirait d'un aménagement convenable, de quelques travaux de canalisation, de réservoirs, d'appontements, qui permettraient son transport facile et peu encombrant. A mon avis, elle serait économique et d'une grande utilité pour les équipages et pour les machines; elle n'est pas inférieure à celle des citernes d'Aden si curieuses, mais souvent à sec.

Du cap Obock.

Dirai-je quelques mots de l'établissement d'Obock qui sort du néant (latitude, 11° 57, Nord; longitude, 40° 57,14 Est) de la station, et des conditions d'existence qui y sont faites aux différents membres de la colonie.

Les premiers jours de l'installation ont été pénibles, rien n'était disposé pour recevoir les hommes sur cette plage inhospitalière où un soleil implacable darde toute l'année sur nos têtes ses rayons dangereux. Les insolations, les diarrhées, l'anémie, la fièvre du désert ont été fréquentes dans cet âge de pierre de la colonie. L'hiver, des casernements ont été élevés en briques et poutrelles de fonte, matériaux envoyés de France; des maisons pour les fonctionnaires, officiers et agents secondaires, à un mètre au-dessus du sol, bien aérées et entourées de vérandahs avec grillage en bois qui vous permettent d'éviter la visite du soleil et même de la poussière; un hôpital. Aujourd'hui, il n'y a plus à redouter l'encombrement ni les accidents des premiers jours. Un village arabe, et l'Arabe est la race qui fait, qui produit sous ces latitudes, est venu se grouper à côté de l'établissement. On retrouve ces Arabes un peu partout; à Aden ce sont les meilleurs travailleurs des Anglais qui les emploient en grand nombre à fortifier leur rade. On peut acheter dans notre village d'Obock des conserves européennes, des vivres frais, des œufs, des chevreaux très estimés, de la viande de mouton surtout, des troupeaux que les indigènes promènent dans la vallée, et qu'ils viennent vendre au village, d'où source de bénéfices pour eux. Le bœuf, rare

comme bétail, ne pourrait être l'objet d'un approvisionnement assuré ni entrer d'une façon exclusive dans l'alimentation des habitants du cap. On s'y procure des poulets toujours trop durs à la cuisson, du lait de chèvre, le seul que l'on consomme; les vaches, maigres et étiques, sont pauvres en lait; des dattes, des oranges qui nous viennent par boutres de Zanzibar. Le poisson est en abondance; les équipages peuvent facilement en faire provision d'excellent et rompre utilement la monotonie de la ration du bord. Il nous est encore loisible d'y trouver une hospitalité facile mais non gratuite dans un grand nombre de débits de liqueurs tenus par des Grecs. Le vermouth, l'absinthe, l'Amer-Picon, chers à quelques-uns, véritable tentation pour d'autres, fâcheux pour ceux-là surtout qui n'étant pas acclimatés, conservent leurs habitudes d'intempérance de France, n'y manquent jamais et, selon moi, ils viennent jeter quelque ombre sur le tableau élyséen de la prospérité de la colonie. Ils accompagnent fatalement l'Européen dans toutes ses migrations. Il y a lieu de se féliciter de tous ces résultats qui se sont produits en un temps relativement court avec des moyens d'exécution relativement faibles, et il nous est permis de prévoir le moment peu éloigné où Obock sera vraiment une escale fournie abondamment de tout ce qui est nécessaire pour ravitailler complètement les navires de guerre de passage en vivres frais et en combustibles.

Alors Obock sera apprécié comme sa position géographique et son rôle futur dans le développement de nos possessions coloniales exigent qu'il le soit.

Le port d'Obock est un grand espace de un kilomètre carré environ limité au midi par des madrépores, au nord par le calcaire et les sables de la côte, espace suffisant pour abriter six ou sept bâtiments. Le mouillage est sûr par quinze mètres, le fonds est de vase. Il est situé à hauteur de l'embouchure de

la rivière, la passe est dans la partie moyenne du long ruban de polypiers qui sont interposés entre le rivage et la haute mer. Ce sont eux qui forment le port. Et, remarque qui a son importance, les coraux n'ont pas cru sur les points qui peuvent recevoir de la boue, du sable, c'est-à-dire dans le prolongement direct du lit du torrent, par où s'écoulent encore les eaux d'orage qui se collectent dans la vallée. En effet, les polypiers redoutant le sable et l'eau trouble plus encore que l'eau douce meurent où se montrent loin de la côte, soit pour éviter le mélange des eaux douces, soit à cause des vases et des impuretés qui souillent le rivage. Le récif atteint le niveau des basses mers, véritable récif-barrière, bande d'une largeur variable qui s'incline doucement du côté de terre.

Ces coraux sont postérieurs aux immenses assises qui ont donné à la contrée son aspect particulier. Ils se sont mis à pulluler et à croître sitôt que l'état de choses actuel eut remplacé le diluvium de l'époque quaternaire, sitôt qu'ils n'ont plus eu le danger de grands courants chargés de terreaux se précipitant dans la mer et troublant au loin ses eaux qui laisseront peu à peu se déposer les vases que l'on y découvre. Ils pourraient ainsi par le nombre de leurs assises nous servir à inventorier le nombre de siècles qui se sont écoulés depuis que la côte a revêtu la physionomie qu'elle a de nos jours. Ce qui doit nous reporter à un passé si loin de nous que nous ne pourrions qu'en donner une date approximative, en nous basant sur le temps que demandent les colonies de coraux à se former et à former les roches calcaires qui leur servent d'habitats.

Climatologie. — Saisons.

Nous diviserons l'année en deux saisons bien distinctes, la saison d'été et celle d'hiver.

La saison d'hiver comprend les mois d'octobre, novembre, décembre, janvier, février, mars et avril. Ces mois sont pleins de promesses, hygiéniques, et permettent à l'Européen de recouvrer une partie des forces perdues pendant les chaleurs torrides de l'été. Qu'il me soit permis de dire dès ces premières lignes que pendant cette partie de l'année Obock est meilleur que la renommée qu'on lui a faite. C'est la saison la plus favorable pour parcourir le pays autant que le permettent les relations entre Européens et Indigènes, la plus propice aux chasseurs dont certains ne craignent pas de s'aventurer en plein midi sur les plateaux à la poursuite des gazelles ou des dings-dings, gibier rare et difficile à surprendre, sans négliger toutefois aucune des précautions auxquelles ils ont dû s'astreindre tout l'été, pour atténuer les pernicieuses influences du soleil tropical.

Cette température hivernale favorise tous les travaux nécessaires et utiles à une colonie naissante. Les nuits viennent encore rafraîchir l'atmosphère, et ce serait une faute grave que de dormir sur le pont, sous les vérandahs, sur les terrasses des maisons, selon l'habitude prise aux mois de l'été. Il est indispensable de se munir d'une couverture, dans les chambres même on ne saurait trop se conformer à cette prescription. On peut — fermer son hublot — et ceux qui ont été à Obock comprendront tout le plaisir que cette licence nous cause. Il fait

un froid d'autant plus sensible que les chaleurs passées ont été plus intolérables. Le thermomètre descend à 22°, 23° degrés centigrades.

Ces nuits fraîches délassent agréablement le corps, redonnent à nos tissus tout imprégnés de déchets organiques, la vitalité qui leur ferait bientôt défaut, et procurent comme une détente générale de l'organisme dont la chaleur de la journée a surexcité les fonctions et provoqué un véritable état maladif dû à la trop grande irritabilité du système nerveux, état particulier qui mérite toute la sollicitude du médecin chez certains sujets. Souvent le soleil est caché par de gros nuages gris qui se maintiennent au ciel plusieurs jours de suite, faisant sur la contrée l'office d'un écran protecteur. Ils tempèrent ainsi l'ardeur de ses rayons et leur luminosité trop vive pour nos rétines d'hommes du nord habitués au jour moins éclatant de nos climats brumeux. On respire avec aisance, l'appétit est revenu, le sommeil est plus facile, plus léger, plus réparateur quand on n'abuse pas de la sieste, tous les organes fonctionnent avec plus de régularité et plus de vigueur.

La pluie est très rare, même aux mois de l'hiver, et, dans l'espace de deux ans, je n'ai été témoin que deux ou trois fois d'une courte ondée, abondante il est vrai, qui s'est écoulée rapidement dans les ravins et n'a plus laissé aucune trace quelques heures après son apparition. Ce sol se couvrirait sans doute d'une riche verdure s'il y pleuvait comme en d'autres contrées privilégiées plusieurs mois de l'année. Ces averses sont insuffisantes à rafraîchir l'atmosphère et à entretenir une humidité du sol qui permettrait à quelques graminées de celles qui peuplent nos prairies en Europe de croître, de prospérer, et d'embellir ainsi le paysage. Elles seraient une source de bien-être considérable tant pour les Indigènes, dont les revenus s'accroîtraient merveilleusement, que pour les Européens qui y

trouveraient un gibier abondant et varié. Mais ce n'est qu'un simple vœu et ce serait aller contre la vérité que de vanter davantage Obock et son territoire.

Cependant la saison change bientôt, et déjà aux mois de mars et d'avril il n'est guère prudent de s'aventurer au dehors vers le milieu du jour, sous peine de s'exposer à des insolations fréquentes et dangereuses tant par l'importance de leurs symptômes que par la soudaineté de l'attaque dont on peut être victime. Les mois de mai, juin, juillet, août, septembre sont les mois aux températures excessives. La chaleur du soleil est insupportable, et ce n'est point sans courir de grands risques que l'on s'exposerait à son action directe. Il faut se couvrir d'un casque épais, se pourvoir d'une ombrelle ; je parle pour les Européens, car pour les Indigènes, hommes, femmes et enfants semblent le dédaigner, s'exposent sans crainte à ses effets et même il est bien rare de les voir d'une façon ou d'une autre se précautionner contre le Khamsin. Chez l'Indigène quoique directement exposé aux rayons solaires, la peau conserve en tout temps une fraîcheur et une moiteur vraiment remarquables, tandis que chez l'Européen la chaleur de la surface tégumentaire s'élève rapidement et procure au toucher une sensation de brûlure, phénomène et sensation dont il nous a été donné de nous rendre compte par nous-même.

Pendant le mois de mai aucune brise ne rafraîchit plus ni la terre ni les hommes. Il faut s'abriter derrière les épaisses murailles des habitations et redouter le soleil fatal aux téméraires. La température moyenne est alors de 35° centigrades environ, quand aux mois de l'hiver nous l'avons vue osciller entre 22-23° sans Khamsin. Tout travail doit être suspendu dans la journée. Il est reconnu qu'il fait plus chaud à Obock et dans son territoire qu'en aucun autre point de la côte Somali, quoique sensiblement sous la même latitude. La cause

en est qu'il est entouré de hautes montagnes sises à deux journées de marche de l'établissement et qui le ceignent comme d'un mur gigantesque; cirque immense, ouvert seulement du côté de la mer. Tout le calorique que nous envoie l'astre du jour vient se condenser dans cet espace et ne peut se diffuser sur une grande étendue. Ces montagnes volcaniques, bonnes conductrices de la chaleur, en emmagasinent une quantité énorme. D'autres rayons réfléchis par leurs parois étincelantes augmentent encore la température de l'air ambiant et accroissent la chaleur du sol sablonneux et madréporique du cirque d'Obock. Elles deviennent ainsi les régulatrices de la température atmosphérique qu'elles entretiennent toujours à un degré élevé. Le vent qui passe sur ces déserts (direction N.-O.) vient ajouter les tourments du Khamsin à tous les autres dangers de cette terre inhabitable, à tous les autres maux qui assaillent l'Européen et qui, semblables à de lugubres oiseaux de proie, planent sur sa tête, et cela tous les jours pendant plusieurs heures. L'atmosphère se trouble et se charge d'une poussière tellement subtile qu'elle pénètre partout. C'est le Khamsin dont nous nous occuperons dans un chapitre spécial,

Capable d'enrichir en un jour l'Achéron;

Hommes et bêtes souffrent cruellement de ce météore funeste.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

a dit le poète. Et je crois qu'il serait peu rationnel, peu conforme à toutes les notions que nous avons de la constitution de l'Européen, des exigences de son tempérament, d'y laisser vivre plus d'une année les équipages des navires qui y sont envoyés en station. « Le résultat fatal et ordinaire est l'infériorité permanente de la sanguification, autant dire de la nutrition tout entière, l'anémie, la dépression vitale et tous ses corollaires en ce qui concerne le système nerveux » (Arnould).

Du Khamsin.

Nous réservons ce chapitre pour le Khamsin qui doit entrer pour une large part dans la pathogénie des fièvres d'Obock. Dans le domaine des lois naturelles, la maladie n'existe pas, il n'y a que des agents qui accomplissent l'œuvre qui leur incombe dans la vie universelle.

Ainsi que son nom l'indique, c'est un vent de cinquante jours, mais à Obock il se fait sentir de mai en septembre. Sous nos latitudes, le vent qui précède un orage d'été peut en donner quelque idée. Ses rafales soufflent avec la vitesse moyenne d'une bonne brise ; elles se font sentir par intervalles rapprochés et durent rarement plus de trois à quatre jours consécutifs. Dans l'intérieur du continent africain, en Egypte, au Soudan, ses effets sont désastreux. Dans ces plaines de sable, hommes et animaux exténués, sans ressources, succombent bientôt et leurs ossements blanchis indiquent seuls la route qu'ils ont suivie, lugubre trouvaille pour les voyageurs qui suivront la même route et qui les prendront pour des jalons fatidiques vers la mort.

Sur la côte orientale, le phénomène n'est pas moins terrible. Il fait dans la soirée une apparition brusque, d'autant plus remarquable que le calme qui le précède est plus complet. Il donne le signal d'une véritable perturbation dans le régime des brises qui soufflent avec beaucoup de régularité dans le golfe d'Aden. Elles changent de direction plusieurs fois dans les vingt-quatre heures, sautant du nord au sud, du couchant à l'orient et réciproquement. Il soulève des flots de sable des

plateaux et forme de véritables nuages qui nous voilent l'horizon et donnent à la lumière du jour cette teinte sombre qu'on remarque dans les éclipses. L'établissement français et le village arabe disparaissent complètement à la vue des bâtiments de la rade, comme dans un linceul de poussière. Le rivage et même les navires ancrés ne se distinguent que vaguement dans la tourmente. Mais pour ces derniers, les effets de l'ouragan sont bien atténués par leur éloignement de la terre, car dans son trajet le Khamsin s'est débarrassé de la plus grande partie des lourds matériaux qu'il a enlevés du désert.

Ce vent très sec semble, au dire de quelques-uns de nos camarades, procurer quelque soulagement. La peau de moite devient très sèche et par suite de l'évaporation exagérée qu'il provoque, on a comme une sensation de fraîcheur plus sensible dans les chambres que sur le pont du navire où ses rafales embrasent l'atmosphère. Cette sensation, il est vrai, est bien éloignée du malaise dont on souffre quand, avec une température de 33°, on ne peut constater la moindre brise. Alors la peau est baignée d'une sueur abondante, tous les membres sont pris d'une lassitude insurmontable, effet dû à cette hypersécrétion dont la cause tient surtout à une trop grande humidité qui sature l'air et met obstacle à l'évaporation cutanée. Etat de dépression vraiment redoutable pour des Européens nouvellement arrivés dans la colonie, dont l'organisme ne s'est pas assoupli aux exigences d'un climat torride et qui n'étant pas anémiés développent trop de calorique, d'où hyperthermie.

On ressent, ai-je dit, comme un soulagement de s'exposer aux souffles desséchés du vent du désert, lorsqu'il s'est dépouillé des sables qu'il chasse devant lui sur la terre ferme. La peau du tronc est sèche et fraîche, mais la face exposée à ses atteintes immédiates devient d'une chaleur mordicante. Le

thermomètre centigrade monte de 32, 33 à 38°, 39°, je l'ai vu monter jusqu'à 45°; le thermomètre mouillé marque 25°. C'est par cette différence de 12 à 13° que l'on peut comprendre et expliquer cette sensation particulière de fraîcheur que l'on ressent. L'organisme devient un véritable thermomètre mouillé et par le même principe, par la généralité des lois de la nature, la température extérieure de notre corps baisse aussi. C'est le principe sur lequel on se base dans l'emploi des vases en terre poreuse pour faire rafraîchir l'eau et qui rend rationnel l'usage de nos gargoulettes.

Néanmoins il ne faudrait point s'exagérer l'importance de ce bien-être que d'aucuns prétendent ressentir sous le souffle du Khamsin, flattés surtout par la fraîcheur de la peau que l'on constate très bien au toucher. Cette fraîcheur est toute superficielle et la température moyenne de notre corps n'est point abaissée si le derme est plus frais. Au contraire, l'air brûlant que nous respirons porte du feu dans les profondeurs de notre organisme dont la température physiologique est inférieure à celle de l'air ambiant, et sur les parties découvertes du corps la sensation qu'il nous cause est la même que celle que nous procurerait un brasier ardent auprès duquel nous stationnerions quelques minutes. La température monte immédiatement dans les chambres des officiers comme dans le poste de l'équipage. La stase sanguine pulmonaire menace de devenir un danger pour l'homme exposé aux souffles du Khamsin. Gêne de la respiration se traduisant par de l'oppression, un sentiment d'étouffement et de chaleur dans la poitrine, symptôme de congestion pulmonaire trop souvent fatale à quelques-uns. « Le sang incomplètement hématosé vient agir sur les centres nerveux qui à leur tour sollicitent par acte réflexe la dilatation paralytique des capillaires du poumon, d'où stase de la circulation pulmonaire » (A. Layet).

Par cet air sec et chaud dont les bouffées qui se succèdent semblent sortir d'une fournaise, une déperdition aqueuse trop abondante par la peau n'en existe pas moins et l'économie est entraînée à l'amaigrissement, à l'anémie, à l'usure rapide et précoce. La maladie ne va-t-elle pas se faire jour par le point faible de l'organisme, par le poumon lui-même? La pneumonie, véritable maladie générale, est des régions sèches et chaudes aussi bien que des climats froids et humides. D'un autre côté, en desséchant les téguments, le Khamsin gêne les échanges gazeux d'où malaise, inaptitude aux travaux intellectuels et à l'exercice musculaire, et si la situation se prolonge, une lassitude accablante s'empare des membres de l'homme, il perd l'appétit, éprouve une soif cruelle et toute son organisation est plongée dans la plus profonde torpeur. Les animaux sauvages eux-mêmes se tiennent cachés au fond de leurs retraites incapables de pourvoir au soin de leur nourriture. Aucune caravane n'oserait se hasarder dans le désert pendant la période où ces vents sont à redouter, malheur au voyageur que cette tourmente surprendrait au milieu des sables, rien ne pourrait les sauver d'un anéantissement complet.

Peut-être y aurait-il quelque intérêt à mettre sous vos yeux la relation de l'autopsie du nommé Michaud, brigadier d'artillerie, originaire de Rochefort, décédé le 20 juillet 1886 pendant une période de Khamsin qui s'était fait sentir plusieurs jours de suite. Elle viendra corroborer, s'il se peut, les conclusions que nous avons énoncées ci-dessus, frappant exemple des dangers de la saison d'été à Obock.

Le malade se plaint depuis une semaine environ de céphalalgie, de lassitude générale, d'inappétence. Soif vive, diarrhée légère, l'habitude extérieure ne présente rien de particulier. Le malade garde la chambre. Jusque-là le Khamsin n'a eu ni cesse, ni trêve, et son souffle de feu dessèche

et brûle nos paupières comme le Semoum d'Algérie. La place n'est plus tenable et cet état est d'autant plus insupportable à bord des bâtiments en rade, que l'air se renouvelle plus difficilement dans les flancs du navire.

Le 19 juillet, le malade accuse du mieux dans son état grâce aux soins qu'il reçoit : ablutions d'eau douce sur la tête, dérivatifs sur le tube digestif. Il prend quelques aliments. La nuit suivante notre malade quitte à plusieurs reprises son lit, ses camarades lui demandent s'il se trouve plus mal? Il répond que non. Cependant, il est pris d'un étourdissement et se laisse choir sur le parquet. Il est ramené à son lit. Il ne paraît pas avoir perdu la notion des objets extérieurs. On ne s'est aperçu de son décès dans la chambrée qu'au réveil. Le malade est couché sur le côté gauche, la main droite pendante hors du lit. On voit du sang mélangé à de la salive sur les draps et sur le traversin dans lequel le visage disparaît. Un sang spumeux obstrue les fosses nasales et l'orifice buccal.

Le corps est transporté à l'hôpital où je viens le voir. A l'examen de l'habitude extérieure, on constate que la face a conservé cette expression de tranquillité qu'elle prend pendant un sommeil profond ; tout le côté gauche du tronc et de la tête est d'une coloration rouge lie de vin, ainsi que la main droite.

A l'ouverture du crâne on ne remarque rien d'anormal, les méninges sont nacrées, très résistantes ; pas trace d'hémorragie ou d'une injection vasculaire des méninges ou de la substance cérébrale. Les circonvolutions n'offrent rien à signaler non plus à notre examen. Une coupe de la masse cérébrale nous la montre dans un état parfaitement normal. Les parois thoraciques étant ouvertes, on constate à l'inspection des organes qu'elles contiennent :

1° Que le lobe inférieur du poumon droit est rosé, exsangue ;

2° Que le lobe supérieur du même côté ainsi que tout le poumon gauche présentent la couleur noirâtre des caillots sanguins, depuis longtemps exposés à l'air. Ils sont durs, comme carnifiés, de la consistance du tissu hépatique et sensiblement plus lourds à égal volume que le lobe inférieur du poumon droit qui crépite sous le doigt. En l'incisant, nous n'avons aucun écoulement de sérosité, il n'a ni l'aspect grenu, ni la friabilité du poumon atteint de pneumonie franche. L'un et l'autre surnagent incomplètement

dans un baquet d'eau. A l'examen du cœur, on trouve dans le péricarde une quantité évaluée à 100 grammes d'un liquide citrin, transparent, riche en albumine, qui s'y est accumulé sous l'influence d'entraves apportées à la circulation des veines coronaires par la stase dans l'oreillette droite du sang, dont la marche a été compromise par la congestion des poumons. Le péricarde est pâle, lisse, poli, résistant et ne présente aucune trace de phlegmasie. Le cœur me paraît légèrement hypertrophié, sans altération sensible du muscle cardiaque, ses parois sont revêtues d'une couche de graisse jaune remarquable; dans l'intérieur des cavités ventriculaires, nous trouvons quelques caillots de sang. Le foie, la rate, les reins ne nous présentent rien de particulier ni dans leur volume, ni dans leur coloration. L'estomac est vide d'aliments, rempli de gaz. L'exiguité du local et la pénurie de vases appropriés dans laquelle nous nous trouvons, nous empêchent de pousser plus loin nos investigations et de nous renseigner sur l'état des viscères de l'abdomen et sur la nature des matières qu'ils contiennent.

Conclusion : La mort ne peut être attribuée qu'à la congestion des poumons dont l'autopsie vient de nous révéler les graves désordres, dus aux hautes températures que les rafales du Khamsin font naître aux mois de l'été.

Dans cette observation, nous constatons les accidents asphyxiques : vertige, nausées, céphalalgie, anxiété, qui se produisent quand la tension de l'oxygène se trouve réduite soit par altitude, soit par raréfaction, et c'est le cas ici où l'air est raréfié par dilatation par la chaleur « d'où irrigation des tissus, des centres nerveux par un air moins oxygéné qu'à l'état normal, par conséquent insuffisant à entretenir la vie » (Lacassagne). Le sang dissous moins d'oxygène si l'air qui arrive aux vésicules pulmonaires est plus chaud, les combustions organiques sont ralenties par l'imperfection des échanges gazeux dans le poumon, d'où anémie et apathie. Et le sang qui revient des tissus moins riche en globules rouges, chargé

des produits d'une oxydation incomplète des matières albuminoïdes, se coagule partiellement; l'acide carbonique ne pouvant être éliminé, passe dans le plasma et y détermine des coagulums. C'est par cet état général que nous expliquerons la stase sanguine pulmonaire qui a amené une mort foudroyante chez notre brigadier d'artillerie.

Anthropologie

Avant de quitter le pays Dankali, il nous paraît conforme à l'hygiène de définir ethnologiquement la race qui l'habite, race métissée par excellence, et autant que nos propres observations le comportent, de donner les traits les plus saillants de cette famille humaine (Dankali et Somali) peu étudiée jusqu'ici. Si un climat en somme prend ses influences dans l'air, dans le sol, dans la faune et la flore d'une contrée géographique, il les prend aussi dans le sein des races au milieu desquelles le voyageur est appelé à vivre et qui, par leur incurie, leur ignorance, leur fanatisme, dont toute l'importance étiologique ne devra pas nous échapper, ne seront que trop souventefois un péril de mort pour lui.

C'est un mélange de Rouge, d'Arabe, de Nègre, de Chamites, race bâtarde sans centre politique ni géographique, sans caractères vraiment originaux. Chez l'un, nous retrouvons les caractères du Soudanien, chez un autre ceux du Nubien, du Galla et même du Hottentot : prédominence exagérée des fesses chez les femmes. La face est orthognathe et allongée, les traits sont fins. Cependant, un prognathisme dentaire très accentué n'est pas rare parmi eux. Le nez prend chez quelques-uns une forme aquiline ou bien il est crochu. Les yeux sont droits, bien fendus, les sourcils peu fournis. L'oreille est grande, et le pavillon dont le bourrelet fait défaut chez la généralité, se détache nettement de la tête. La bouche est large, les lèvres sont minces, délicates, ou grosses et lippues lorsque le mélange de sang Galla l'emporte, la lèvre inférieure devient

alors pendante par suite de son développement exagéré. Les dents sont longues, pointues, irrégulières, mal plantées et très blanches. La muqueuse buccale est noire comme le reste du visage et ne s'en distingue que par sa texture plus fine. La taille est svelte, élevée. Les membres supérieurs sont grêles, très longs, les jambes semblables à des fuseaux sont remarquables par une absence presque complète de mollets. Les mains, les pieds, sont d'une grosseur et d'une longueur disproportionnées, les articulations qui les rattachent au reste du corps manquent d'élégance et mesurent le même diamètre que le membre. Bien différent de l'Arabe qui nous présente souvent des sujets remarquables par leur développement musculaire et leurs belles proportions dignes de la statuaire.

La barbe est peu fournie sur les joues, plus dense au menton où elle forme ce que l'on est convenu d'appeler le fer à cheval. Les cheveux ne sont pas lisses mais ils n'ont rien de la véritable laine qui recouvre le chef du nègre ; enroulés par mèches en tire-bouchon, ils descendent sur le cou, sur les joues. Ils les enduisent de graisse et de beurre rance, ce qui leur donne l'air d'être poudrés à blanc. Ils aiment à se frotter la tête de terre argileuse mélangée de chaux. C'est pour eux un parasiticide très employé et qui donne à leurs cheveux une couleur rouge et même blonde. La calvitie n'est pas inconnue parmi eux, elle ne semble pas tenir aux progrès de l'âge, et il n'est pas extraordinaire de rencontrer des adultes dont le vertex est complètement dégarni de cheveux.

Ils sont selon les apparences dolichocéphales.

Le teint varie du brun-rouge au noir de jais, plus rouge chez les Gadiboursis, tribu somali à plusieurs journées de marche dans l'intérieur. La coloration de la peau en général rappelle celle du café moulu. Cette pigmentation pourrait être due au climat, car nous voyons les blancs dans les parties du corps

qu'ils laissent à découvert, bras, jambes, cou, prendre la couleur du cuivre rouge particulière aux Arabes coolies qui vont vêtus du pagne, mais que ne présentent pas ceux d'entre eux qui mènent une vie plus sédentaire (Aden). Peu de sujets offrent une teinte rouge brique bien caractérisée et qui rappelle celle des peintures des sarcophages égyptiens. On trouve parmi ces derniers quelques indigènes émigrés du Tigré, l'antique Éthiopie, dont les cheveux sont lisses ou bouclés, très noirs et abondants. Les yeux sont grands, fendus en amande et légèrement bridés, la taille est moyenne avec tendance à l'obésité. Les membres sont forts, la voix est douce et d'une intonation caressante. Ces types sont peu nombreux ici et nous offrent les plus précieux points de ressemblance avec les anciens Égyptiens, preuve à l'appui de cette opinion qui conclut à une étroite parenté, à une commune origine de l'Ethiopien et de l'Égyptien, probablement par l'envoi de colonies fréquentes de l'un à l'autre de ces deux pays.

D'autres types se rapprochent du Malabar, beaucoup plus que du véritable nègre du Soudan. La face est orthognathe, la peau très noire et luisante, le nez aquilin, la taille moyenne, svelte, cependant les cheveux sont en mèches enroulées sur elles-mêmes comme chez les autres indigènes. Peut-être faudrait-il voir en eux les représentants d'une autre race venue de l'Inde, variété de la race Berbère qui aurait eu une ville sur la côte d'Afrique, dont le nom Berbera est bien significatif, port le plus important de la côte Somali. Les Berbères seraient venus de l'Inde, à une époque inconnue, en passant par l'Arabie et l'Egypte méridionale où l'on retrouve des traces de cette antique migration : la tribu des Barabras connue sous le nom de Bédouins, dans le Soudan égyptien, la ville de Berber. En Arabie, existe une ville appelée Berbrets, dans l'Inde se retrouve le célèbre marché des Barbarikis, d'où le

nom de Rhubarbe dont il se faisait un très grand commerce. Les vieux poèmes sanscrits parlent d'une nation vivant jadis au sud de l'Hindoustan, les Barbara. La mer des Indes s'appela longtemps *Sinus barbaricum*. Si nous rapprochons ces amas de pierres qui forment de petits monticules que les indigènes font remonter à un passé lointain et dont les similaires se retrouvent dans l'Inde, en Arabie, dans le Sahara, n'arriverons-nous pas à une plus grande probabilité d'une certaine affinité ethnique des Berbères (race colorée ?) avec la race dont nous nous occupons. Ils se prétendent eux-mêmes issus d'Arabes (race colorée, rouge, dans le sud de la péninsule arabique) et de Gallas (race noire) d'Abyssins. De même que les nomades qui errent dans les déserts de la haute Egypte et chez lesquels nous retrouvons des traits communs, on les appelle des Bédouins sur les côtes de la Mer Rouge. Les Arabes les désignent sous le nom d'Abêches, dénomination injurieuse dont le sens de « ramassis » exprime bien les métissages nombreux qui ont donné naissance à cette variété de l'espèce humaine.

Le plus souvent Arabes et Bédouins ne sont que des termes généraux qui s'appliquent à une catégorie de tribus pastorales et errantes et dans lesquelles il ne faut point voir des Sémites. C'est ainsi qu'il faut l'entendre pour tous ces Arabes, avec lesquels il n'est aucun indigène qui n'affirme une étroite parenté, et dont on fait un véritable abus ethnologique. Chamites par le langage, les Danaquils appartiennent physiquement aux tribus qui habitaient cette contrée de l'antiquité, à laquelle les Pharaons avaient donné le nom de — pays de Pount — qui n'est autre que celui de Poul ou de Peul, et dont les indigènes étaient pour eux la « mauvaise race de Kouch ». De nos jours encore ces tribus cruelles, vindicatives, perfides, détestent, dit-on, tous les peuples qui les entourent, et en revanche ils sont peu estimés de leurs voisins qui les ont appelés « Dankali »

qui veut dire « homme stupide ». Entre eux même ils n'ont aucun sentiment bien vif de solidarité ni d'affection. Tous ces abêches aux types modifiés sous l'action des climats, de la nourriture, des circonstances extérieures, combinés par les mariages, ont donné le jour à de nouveaux types qui, dans des conditions nouvelles se sont transformés et sont arrivés à différer étonnamment de leurs premiers procréateurs.

Mœurs. — Parure.

Ils ont le sentiment de la parure. Ils se mettent aux bras, aux jambes de nombreux bracelets en cuir, en cuivre; les plus riches les ont en argent. Les femmes surtout ont un goût très vif pour tout ce qui brille. Elles aiment à se couvrir de colliers, de bracelets en coquillages, en verroterie, en ambre jaune, objet de leur prédilection, de pendants d'oreille en cuivre de forme pyramidale ou conique, d'un centimètre de diamètre à la base et d'une longueur exagérée. Nous les voyons astreintes aux plus rudes corvées, ne jamais se séparer de leurs bijoux barbares. Mais le reste de leur costume n'est guère en harmonie avec ces parures luxueuses et mirifiques; un pagne sordide, repoussant, leur couvre les reins et voile leur nudité. Contraste d'autant plus frappant, qu'il arrive de trouver un plus grand nombre de ces ornements chez des femmes vêtues de plus misérables guenilles.

La parure sera aussi un tatouage. On trouve ces tatouages chez la plupart de ces nomades sur le ventre, au niveau du nombril, de la pointe du sternum, aux joues. Ils sont obtenus par des coupures du derme dont les cicatrices blanchâtres, en lignes droites et parallèles, quelquefois rayonnées, en dessins bizarres formés de cercles concentriques, se détachent nettement sur la couleur plus foncée des téguments.

Ils ont des amulettes qu'ils renferment dans de petits sachets de cuir, rattachés par des lanières au front, au cou, aux bras. Ils les tiennent en grande vénération. Ils en auraient comme d'autres peuples pour se préserver de toutes les maladies, de la

famine, des balles, semblables en cela aux gris-gris des nègres du Sénégal. Ce sont en général des versets du Coran qui jouissent, prétend-on, de si grands avantages.

Chez toutes les tribus une parure tenue en haute estime est une plume d'autruche plantée dans la chevelure. C'est un signe distinctif très recherché et aussi envié que les plus riches parures à la mode dans nos capitales du monde civilisé, que tout Dankali a droit de porter quand il a tué un de ses frères ou tout autre mortel assez malheureux pour tomber sous ses coups. Pour ce faire, il s'aventurera de l'intérieur sur le territoire de l'ennemi et se mettra à l'affût, soit pour voler, soit pour assassiner. Ou bien ce sera pour lui une fête d'attaquer avec tous les guerriers de sa tribu les caravanes qui passent sur son territoire et, chose regrettable, ce sont des caravanes françaises qui ont eu le plus à souffrir des expéditions de ces peuplades farouches qu'aucune crainte de la France n'arrête. Il entre aussi dans sa tactique de se couvrir du masque de l'amitié, sans respect pour les lois de l'hospitalité sacrées chez les peuples nomades, chez les Arabes en particulier, pour qui l'hôte est inviolable. Ce sont des salams, des échanges de politesse, pendant lesquels un associé qui s'est tenu caché jusqu'ici vous crible de coups de lance ou de couteau. S'il se fait un titre de gloire de verser le sang du voyageur qui n'a aucune défiance, au milieu de son sommeil, au moment où il se croit le plus en sûreté, par contre il lui importe peu de s'esquiver devant un adversaire qui se tient sur ses gardes, bien armé, et résolu à se défendre. Cette plume sera bien plutôt un témoignage de son astuce que de son courage. Mais le but est atteint. Tuer et détruire est la loi, et le premier droit semble être le droit de la force. Véritable population d'assassins, ces phénomènes sociaux sont pour elle l'état normal. Plus d'un nous toise avec des airs de colère et de haine de l'étranger blanc

contre lequel ils emploieront toutes les ressources de leur scélératesse. Leur visage toujours baissé, leurs regards furtifs dont l'expression ordinaire est celle de la ruse et de la perfidie, de la convoitise qui, pour se satisfaire, ne recule pas devant le sang à répandre, n'inspirent en rien la confiance et ne sont pour personne un encouragement à rechercher leur société. Comme aux temps primitifs, ceux-la survivent, qui dans la lutte ont dû la victoire à une supériorité réelle de force physique ou à une qualité d'un autre ordre telle que la ruse, qualité maîtresse du caractère Dankali.

Les grands principes fondamentaux du Darwinisme trouvent ici facilement leur application et on ne saurait nier que pour ces races primitives ils ne nous satisfassent pleinement l'esprit. Tous les animaux sont dans un état permanent d'hostilité à l'égard les uns des autres. Aucun ne saurait subsister sans occuper une place que mille autres tendent à lui ravir. Les besoins, les instincts sont les mêmes, d'où concurrence vitale — struggle for life — lutte pour l'existence qui commence dès qu'un être apparaît au monde, elle est fatale, et la violence ne sera pas seulement dirigée contre les obstacles naturels, mais aussi contre les autres hommes.

Entre membres d'un même clan, ils en arrivent moins vite à s'entretuer, et ce n'est guère qu'à une cause de jalousie qu'il faut attribuer tous les meurtres qui se commettent chez eux. Très sensible aux affronts, il conserve une rancune vivace pour les injures reçues, l'offensé ou celui qui se croit tel devra laver sa honte dans le sang. C'est ordinairement un rival heureux qui est la victime choisie que l'on épiera sans cesse et qui succombera un jour ou l'autre par surprise ou par trahison. Le meurtrier recevra une plume d'autruche, qu'il portera dans ses cheveux, s'il peut montrer comme témoignage du sang versé les parties génitales de celui qu'il aura sacrifié à

son ressentiment; cette pratique est particulière aussi aux Abyssins. Mais la loi du sang existe chez eux dans toute sa force. Tout sang versé sera expié par la vie du vainqueur d'un jour et ces vendettas se transmettront de génération en génération jusqu'à l'extinction de l'une ou de l'autre des deux familles.

On leur attribue la coutume de l'adoption, léger palliatif à leur état de sauvagerie. Ils regardent comme une œuvre méritoire de ne pas parfaire sa tentative de meurtre contre un membre adoptif de la tribu, serait-il un blanc, tandis qu'ils massacrent impitoyablement les caravanes qu'ils surprennent, leurs voisins les Somalis Issas, des frères de race, nés d'un même milieu dans des circonstances identiques qui, comme eux, en véritables pirates du désert, pillent et tuent sans remords et pis encore et envers lesquels ils sont animés d'une défiance invincible suivie de rixes fréquentes. On trouve chez la plupart des peuples et dans tous les temps des traces de ces coutumes, tout est rapporté à la tribu.

La guerre est le jeu du sauvage, inconnue du reste au sens que nous attachons à ce terme, c'est la surprise des caravanes, le pillage, l'assassinat, où il aura bien soin de ne pas s'exposer inutilement, habile stratégiste en cela, qui sont sa grande industrie. Ses armes sont la lance, un coutelas appendu à la ceinture de forme étrange avec ornements de cuivre et un bouclier plus étroit que celui des Abyssins.

On assure qu'il se sert de ses armes avec beaucoup de dextérité et sa lance ne serait pas tant un arme d'assaut qu'un arme de jet. A la distance de vingt-cinq mètres il manque rarement son but avec elle. Il la fait vibrer dans la main droite qui la tient en équilibre vers le milieu de sa hampe et d'un mouvement brusque et violent il l'envoie en avant comme l'antique javelot, frappant mortellement sa victime. Le couteau

servira à achever son ennemi ou à séparer la tête du tronc. Que l'un et l'autre eussent été bien impuissants contre des chevaliers bardés de fer, c'est incontestable, mais ils n'en sont pas moins fort dangereux contre des gens vêtus de cotonnades.

Pillards et assassins, ce sont aussi d'avides marchands d'esclaves. La vente de quelques centaines de petits garçons et de petites filles Gallas dont ils formaient une caravane au Choa était et est encore leur plus grand revenu. Elle suffisait à peine, toutefois, à tirer le sultan de Tadjourah de la situation peu aisée où il se trouvait avant l'arrivée des Français sous la protection desquels il a cru bien faire de se mettre moyennant de lourds bachis qu'on lui paie et qui le font vivre plus royalement. Cette protection ne les empêche pas de braver notre voisinage et de descendre une fois par an des pays Gallas et des plateaux de l'Abyssinie, où ils se procurent leur marchandise humaine qu'il ramènent à Tadjourah d'où ces enfants seront dirigés par boutres sur la côte arabique, à Hodeidah, pour être vendus. Le produit de cette vente les fera subsister tout le reste de l'année et ils pourront ainsi se procurer les choses qui leur sont le plus nécessaires. Tadjourah ne produit rien par lui-même. C'est une triste bourgade de sauvages en branchages, en nattes, dont les huttes dispersées sans ordre sont jetées, çà et là, sur le sable du rivage. Dans le grand continent noir, la loi du plus fort est à peu près le seul droit des gens qui règle les relations de peuple à peuple, d'individu à individu. C'est encore par la traite d'enfants noirs que certaines familles, celle des Abou-Bechr, se sont acquis une grande influence dans le pays. Ce sont des protégés français. Les fils suivent fidèlement les traditions paternelles et pratiquent toujours la traite des esclaves.

Ils se livrent rarement à un travail régulier et suivi, et les quelques indigènes qu'on emploie comme coolies fournissent

une somme de travail très faible en comparaison de celle que les européens peuvent fournir, même en ces climats. Témoignant de son plus profond mépris pour les occupations manuelles, quelles qu'elles soient, comme les Peuls, et toutes les tribus de race rouge dont il se rapproche par certains côtés, l'indigène se complaît dans la conduite et la possession de troupeaux de chèvres et de moutons, le seul bétail qu'il puisse convenablement nourrir; il ne travaillera aux comptoirs des Européens, que pressé par le besoin. Ils sont en général d'une sobriété qui ne le cède en rien à celle de l'Arabe, résultat d'une adaptation séculaire aux milieux qu'ils habitent. Quand ils se mettent en route dans leurs steppes désolées, ils n'emportent avec eux comme provision de voyage, qu'un peu de farine de doura et une gherba d'eau de la contenance de deux litres environ. Avec cela ils vivront des journées entières et parcourront des distances considérables, marchant la plus grande partie du jour. L'Européen ne peut leur être comparé à ce point de vue.

La boisson ordinaire du Dankali est de l'eau pure ou du café quand il est assez riche pour s'en procurer. Comme tous les peuples musulmans, il s'interdit le vin, l'eau-de-vie et toutes les liqueurs dans lesquelles entre l'alcool. Cependant ceux parmi eux qui habitent les environs du cap ne se font point un crime de boire du tafia, — l'eau de feu, — pour laquelle ils auront bientôt un penchant très marqué ; ils ne sauront plus résister aux occasions d'en boire qui se présenteront à eux.

La farine de doura entre pour la plus large part dans leur alimentation. Avec le lait de leurs chèvres ils en font une bouillie, sorte de pâtée peu appétissante pour nos estomacs de civilisés, mais dont ils se montrent très friands et très avares. Ce lait épais, crémeux et dépouillé de ce goût fort, particulier à celui de nos chèvres d'Europe et qui plaît à peu de personnes, constitue une ressource précieuse pour ces peuplades qui mangent rarement de la viande.

Ils ne tuent jamais leurs chèvres ni leurs moutons. Aussi chaque indigène dépense-t-il fort peu pour sa nourriture et son entretien. Il consomme journellement environ une livre de doura qui lui revient à quinze ou vingt centimes le kilog. Sous ce rapport nous conviendrons que c'est un peuple heureux.

La mer qui baigne leurs côtes est peuplée de poissons abondants et délicats, mais ces peuplades s'aventurent rarement sur ses flots, ne savent pas ou ne veulent pas profiter des richesses qu'elle leur offre, de la nourriture facile qui ne leur manquerait jamais et qu'il leur serait loisible de se procurer avec un peu d'industrie, laquelle ne dépasse pas chez eux le degré nécessaire à la satisfaction de leurs besoins peu compliqués et simplifiés du reste par la nature du pays et du climat.

Condition des femmes.

Il paraîtrait qu'ils sont enclins à la volupté, amoureux du plaisir avec emportement : caractère qu'ils auraient reçu du noir. La plupart cependant n'ont qu'une femme, ce qui tiendrait à leur pauvreté, ils ne pourraient en nourrir plusieurs. Mais les sultans, les plus riches d'entr'eux, ont un nombreux harem qui est pour eux un luxe de premier ordre. Ce serait même à cela que seraient employés les bacchis qu'ils reçoivent et dont ils sont si amoureux. Ils le peuplent de favorites prises dans les familles du pays ou par des achats d'esclaves qui viennent d'Abyssinie à un âge encore tendre. Leurs plus petits défauts, leurs péchés mignons seraient, dit-on, le plaisir qu'ils trouvent dans la société de leurs nombreuses captives, étrangères d'ailleurs au moindre sentiment de jalousie. Certains singes de nos jours sont polygames, d'autres sont monogames, traduisez : chez ceux-ci, les mâles vivent en paix, chez ceux-là, les plus forts accaparent les femelles.

Cependant la généralité des femmes vont, viennent librement en public et le visage à découvert, fréquentent leurs semblables, vaquent à leurs occupations sans être inquiétées ; liberté qui ne paraît pas accroître beaucoup leur expérience des hommes et des choses. La vue subite d'un Européen les effrayent tellement qu'elles s'enfuient en courant comme si cet étranger était pour elles un danger imminent, jeunes ou vieilles, petites filles et petits garçons manifestent le même émoi à son aspect; et ce que l'on pourrait prendre pour un sentiment de pudeur exa-

gérée n'est en réalité qu'une puérile frayeur qui les engage à fuir et à se cacher.

C'est aux femmes qu'incomberont tous les soucis de l'association, tous les travaux du ménage. Elles prépareront les aliments, seront tenues d'aller chercher le bois et l'eau dont elles font provision dans des outres ou dans des vases de terre en forme d'amphore qu'elles porteront sur les reins, le corps penché en avant. Leur fardeau est assis pour ainsi dire sur les muscles des fesses qui deviennent fort proéminentes à la suite des malaxations répétées que les parents pratiquent sur leurs enfants dans le but de provoquer cette hyperplasie musculaire et adipeuse. Elles contractent ainsi par cette habitude une démarche qui ressemble beaucoup à celle d'une personne montée sur des échasses. Les rides viennent bientôt flétrir la gracilité de leurs traits caucasiques sur lesquels se lit, comme en un livre, la vie misérable et le sort précaire qui est dans tous les pays sauvages leur lot fatal. L'homme est son seigneur et maître jouissant d'une perpétuelle oisiveté, la femme, considérée comme une simple unité dans un troupeau, n'est que sa meilleure bête de somme. Elle n'a jamais pu ni rêver, ni espérer de plus heureux jours.

A elle incombera l'élevage de l'enfant dont elle ne se séparera jamais. Tant qu'il est à la mamelle, elle le porte sur le dos, enveloppé dans un haillon, la tête seule libre, coutume qui peut altérer la conformation naturelle de celui-ci. Et c'est un spectacle qui attire notre regard que de les voir ainsi l'une portant l'autre, lequel ne trahit jamais sa présence par aucun cri, mais dont les yeux brillants ressemblent à deux escarboucles.

La garde des troupeaux lui sera aussi confiée et l'on peut la rencontrer dans le désert, constamment debout, vêtue de loques en cotonnade qui ont été blanches quand elles étaient

neuves, mais qui depuis n'ont pu recouvrer leur blancheur première, surveillant, appelant son troupeau épars sur une grande étendue et ramenant à coups de pierre, quand la voix ne suffit pas, les animaux qui s'en écartent. Elles se privent, selon les apparences, du concours du chien dans la garde du troupeau, soit que ces nomades aient méconnu, soit qu'ils aient dédaigné l'avantage qu'ils pourraient tirer de cet animal précieux si facilement dressé à conduire le bétail. Elle s'occupera, presque toujours à quelques travaux des doigts; elle tissera des nattes comme en Europe la femme tricote quand elle a quelque relâche dans ses occupations plus sérieuses.

On rencontre rarement plus de deux ou trois familles unies par le sang campées dans le même espace. Ce seront les femmes, ouvrières universelles, qui en construiront les cases, d'une forme hémisphérique de 2 à 3 mètres de diamètre et de 1^{m}50 de hauteur. Elles n'ont d'autre ouverture que la porte, si basse qu'on ne peut y pénétrer qu'en se baissant. La charpente est faite de racines de mimosas très longues, qu'elles font sécher et qu'elles recourbent en demi-cercle en enfonçant les extrémités en terre; elles les recouvrent ensuite de nattes grossières. Dans un coin est le foyer composé de quelques pierres; la fumée n'a d'autre issue que la porte. Elles n'ont pour tout mobilier que quelques ustensiles indispensables, des vases en terre ou en cuivre pour la cuisine, et les pierres à moudre le grain, le doura. Ce sont deux pierres dont l'une est plate et large et l'autre cylindrique; c'est cette dernière qu'elles tiennent des deux mains dans sa partie moyenne et dont la pression et le mouvement seront suffisants pour réduire leur doura à l'état de farine grossière et propre à la cuisson.

Une pratique singulière est celle qui consiste à coudre les grandes lèvres des petites filles dès leurs premiers ans, pour sauvegarder leur virginité apparemment, peut-être mieux

pour conserver plus sûrement leur valeur vénale qui s'accroît de ce fait. Elles vivront de la sorte jusqu'au jour heureux où elles entreront en possession d'un époux à qui reviendra le soin de rétablir la nature. C'est ainsi qu'il aura la preuve manifeste de l'innocence et de la pureté de la compagne qu'il s'est choisie.

Ils aiment enfin à passer leur temps à courir de case en case, à fumer, à bavarder, à boire du café, à dormir; ce sont de grands amateurs de calams, de danse, de musique et, quand ils le peuvent, ils se réunissent en grand nombre et se livrent passionnément à tous leurs jeux, à la danse qu'ils accompagnent de chants et de tams-tams.

De l'avenir de la colonie.

Comme l'Arabe vagabond est inaccessible dans ses déserts à la civilisation, réfractaire à nos mœurs, à notre éducation, de même l'Indigène de cette côte résiste et résistera toujours, aujourd'hui sournoisement, demain plus ouvertement, à la mission civilisatrice que la France a généreusement résolu d'y poursuivre, à tout changement de ses coutumes séculaires, de sa religion qui est l'islamisme, de sa manière de vivre pastorale, la seule qui lui soit possible dans son ingrate patrie. Et quoi qu'on puisse préjuger, ce sera toujours une vaine tentative que de vouloir les attirer à soi d'une manière durable, une œuvre illusoire que de chercher à créer des rapprochements, à nouer des rapports avec ces tribus soupçonneuses.

Les Danaquils, dans leurs solitudes montueuses et arides, errent en liberté, sans maître qui les opprime, car le pouvoir de leurs sultans est bien limité. Ces vastes espaces sont entrecoupés de leurs sentiers à peine frayés par le pied des chameaux et des nomades, sentiers qui se croisent, convergent et divergent à l'infini, les uns par rapport aux autres, et forment un réseau inextricable; nul ne songe à les leur interdire, que désireraient-ils davantage? Le peu de végétation qui croît en ces contrées ne permet la trop grande multiplication ni de l'homme ni des animaux. Aucune race ne pourrait s'y développer et y prospérer!

Ces peuples m'ont paru heureux, et quoique d'une civilisation rudimentaire, mais qui suffit à leurs besoins, à leur organisation, je ne disconviendrai pas qu'ils puissent être par-

faitement contents de leur sort et qu'ils le soient en effet. Et le dirai-je, on rencontre chez eux, bien moins de souffreteux, bien moins d'infirmités que dans nos sociétés modernes, tout n'étant pas pour le mieux dans la meilleure des civilisations. Au surplus, une organisation très élevée ne saurait être d'une utilité bien grande à des êtres destinés à vivre dans des conditions infimes, elle pourrait même leur être nuisible en ce que d'une structure délicate elle serait exposée à des désordres plus graves et plus fréquents.

DEUXIÈME PARTIE

De la fièvre d'Obock.

Parmi tous les genres d'affection qui se sont montrés à bord du *Météore* et dont une étude attentive nous donnerait une notion aussi exacte que possible de la valeur sanitaire du climat d'Obock, je ne saurais mieux faire que de décrire la plus importante de toutes, celle qui nous a donné le plus grand nombre de malades et qui a attiré spécialement notre attention comme il était de notre devoir du reste, j'entends la fièvre d'Obock dont beaucoup ne sont point sans connaître le nom, mais dont les caractères n'ont pas été fixés.

Nous en aurons une idée d'autant plus scientifique que nous nous appuyerons sur les observations faites chaque jour, sur la valeur des traitements que nous avons institués pour combattre cette maladie et hâter sa guérison dernière : obligation morale qui s'imposait surtout à nous qui nous trouvions dans des conditions toutes particulières et d'une colonie nouvelle, et d'un climat nouveau, et d'un nombre d'hommes très restreint pour tous les travaux que nécessite un bâtiment de guerre.

Cette appellation de fièvre me semble lui avoir été donnée avec intelligence, car le seul symptôme qui nous inquiète et préoccupe le malade, qui persiste longtemps et résiste chez certains sujets à tous les moyens thérapeutiques propres à abaisser la température du corps, tels que le sulfate de quinine, la

digitale, les bains, c'est cette élévation de la température qui se produit sous l'influence de conditions mal connues.— Je ne voudrais point omettre ici de dire quelques mots du milieu dans lequel nous vivons. Le *Météore* est un navire tout neuf qui en est à sa première campagne. Il nous présente toutes les garanties d'aménagement et d'hygiène que l'on peut attendre d'un bâtiment de ce type. Nous ne craignons par conséquent aucun foyer d'infection, aucune imprégnation miasmatique, reliquats de navigations précédentes; en outre, la propreté et l'entretien du bord, sont l'objet de la plus méticuleuse surveillance de la part du commandement.— Et ce n'est point sans raison que nous nous occuperons de cette maladie. Pendant tout notre séjour dans la colonie, elle a fourni le plus nombreux contingent de malades qui se soient présentés à notre visite et a nécessité à elle seule le plus grand nombre d'exemptions de service.

C'est ainsi, que pour un effectif de 77 hommes, nous avons eu 200 journées d'infirmerie de malades atteints de fièvre et que nous nous sommes trouvés dans l'obligation de demander le rapatriement de deux hommes qui ne se sont parfaitement remis qu'à leur retour dans la mère-patrie, sur un total de vingt malades environ qui ont présenté les symptômes de cette fièvre mais à des degrès divers. Les observations que nous relatons sont des cas types dont la gravité et l'importance nous seront précieuses pour établir notre diagnostic chez ceux-là dont l'affection n'aura pas une allure aussi nette et dont les symptômes ne se montreront pas avec la même intensité.

OBSERVATION I

Le premier atteint et le plus gravement est le nommé Corne (Jules), matelot de pont, âgé de 21 ans, d'une constitution athlétique, pas d'antécédents morbides. Cet homme est employé aux travaux extérieurs du bord, au nettoyage du bâtiment et par conséquent exposé une grande partie de la

journée aux rayons directs du soleil. Peu de temps après notre arrivée dans la colonie, soit le 2 septembre 1885, époque où le Khamsin souffle plusieurs heures de la journée, le malade se plaint de somnolence, de courbature, de céphalalgie, d'anorexie ; ses forces diminuent rapidement parce qu'il ne mange pas, dit-il, et cela semble surtout le préoccuper. Je l'examine et voici ce que je constate : la langue est blanchâtre, les conjonctives sont pâles, anémiées, la température est très élevée à 40°, le pouls fébrile à 100. Pas de frisson initial. La peau est brûlante sans moiteur. Les yeux sont brillants, larmoyants. Constipation suivie de diarrhée, faiblesse générale, vertige, état congestif du cerveau et de la moelle. Insomnie, agitation, délire nocturne, le malade se lève de son hamac où il se remet bientôt après sans difficulté. Le jour tout délire a disparu. Le malade répond bien aux questions que je lui adresse, légère surdité. Les facultés intellectuelles sont diminuées. Les téguments présentent une teinte ardoisée, généralisée par tout le corps. Urines fébriles. A l'examen des poumons, je ne note rien d'anormal, les vibrations thoraciques sont conservées. Le foie et la rate ne nous présentent non plus rien de particulier. Traitement : éméto-cathartiques, douches, toniques, vin de quinquina.

Le sulfate de quinine, pour lequel le malade éprouve une répulsion invincible, administré plusieurs jours de suite, jusqu'au point de provoquer l'ivresse quinique, est absolument impuissant à couper cette fièvre.

Cet homme voit enfin son état s'améliorer, mais la convalescence est longue et difficile, l'appétit est toujours languissant. Le malade reprend son service après un mois d'infirmerie, la saison devenant plus favorable à son complet rétablissement.

Dans le cours de notre campagne, il ne nous a plus présenté ces signes hyperthermiques qu'il nous à montré d'une façon aussi évidente.

OBSERVATION II

Le nommé Thédrey, timonier breveté, 21 ans, d'une constitution vigoureuse, quoique moins fort que le précédent ; s'est toujours bien porté, dit-il.

Cet homme se présente pour la première fois à la visite le 19 septem-

bre 1885. Il accuse des nausées, des éructations, se plaint de douleurs épigastriques, de céphalalgie, de somnolence. Le thermomètre placé dans l'aisselle donne 40° de température les deuxième et troisième jours qu'il eut accusé ces différents symptômes. Le pouls est faible à 90. Comme le précédent, il n'a pas eu de frisson initial. La langue est recouverte d'un enduit épais, blanchâtre; anorexie complète accompagnée d'une soif ardente. L'épigastre est sensible à la pression et particulièrement douloureux. La digestion est difficile et s'accompagne d'un sentiment de malaise très prononcé, d'éructation. Vomissements de matières alimentaires. Constipation. Teinte sub-ictérique des téguments. Si l'on interroge les organes de la respiration et de la digestion, on ne trouve rien de particulier. A la palpation et à la percussion, le foie et la rate ont conservé leur volume normal. A la visite du matin, le 24 septembre, convulsions épileptiformes, le malade perd connaissance, l'attaque est précédée d'un léger cri. Convulsions cloniques de courte durée, suivies d'un coma profond, le pouls est petit à 96. A son réveil le malade a perdu complètement le souvenir de ce qui a précédé son attaque. Il se plaint de céphalalgie frontale. Le lendemain et les jours suivants, lassitude générale, la température est toujours très élevée à 40°. Douleurs de la gorge, à l'inspection du pharynx et des amygdales, on constate de la rougeur sans gonflement. Dix jours après cette première attaque, nouvelles convulsions avec douleurs de tête très vives, perte de la mémoire. Faut-il rapprocher ces convulsions de celles qui surviennent lorsque la température du corps arrive brusquement à 45°, état dans lequel le système nerveux central est très excité et affecté d'une irritabilité maladive. Cependant le malade nous avoue qu'il y a une dizaines d'années il a eu quelques attaques semblables dont il n'a plus eu à se plaindre.

Depuis le 19 septembre jusqu'au 1er octobre la température s'est constamment maintenue à 40° avec une rémission matinale de quelques dixièmes de degré. Vomissements fréquents, le malade a perdu complètement l'appétit. Amaigrissement considérable.

Le traitement s'est borné à des purgatifs répétés qui lui procuraient quelque soulagement momentané et un léger abaissement de la température. Sulfate sodique, rhubarbe, boissons

acidulées, citron, extrait de quinquina, vin vieux, je dirai ici que le sulfate de quinine ne m'a donné aucun résultat. Je demande le rapatriement de ce malade. De retour en France, sa convalescence a été rapide et complète au point que quelques semaines après son arrivée il a pu être renvoyé sur la *Victorieuse* au Pirée, où je l'ai revu avec toutes les apparences de la santé la plus satisfaisante. Notre malade n'a plus présenté ces convulsions épileptiformes qu'il avait eues à bord du *Météore*.

OBSERVATION III

Le 26 mai 1886, mois des fortes chaleurs et du Khamsin, le nommé Dezoët, matelot ch., 22 ans, se présente à la visite. La langue est sèche, blanchâtre, le facies abattu, la peau brûlante, la température a 40°5, le pouls est à 96, intermittent, irrégulier. Céphalalgie, anorexie, soif vive, lassitude générale, courbature, état catarrhal des muqueuses digestives et respiratoires. Le symptôme essentiel à retenir est cette brusque élévation de la température du corps qui précède pendant quelques jours les autres symptômes. J'administre immédiatement un ipéca qui provoque une détente générale de l'organisme. La peau est plus fraîche, la température s'abaisse considérablement, redevient normale. Le malade éprouve le besoin de prendre quelque repos qui amènera un prompt rétablissement et la disparition de tous les symptômes constatés précédemment.

Ces symptômes ont été ceux de tous les malades qui se sont présentés à la visite, et ces trois observations peuvent servir de types pour toute autre observation que je voudrais faire de chaque malade qui vient demander les secours du médecin du bord, accusant de la céphalalgie, un malaise général, de la lassitude et une élévation de la température dont il ne peut se rendre compte. Le moral est inquiet, apathique et mélancolique.

J'ajouterai aux observations qui précèdent les deux observations qui suivent faites à Aden. Car je crois que c'est du plus grand nombre d'observations faites en des lieux différents que nous aurons une idée nette de cette fièvre et que nous pourrons en déduire le type.

Les quelques cas de fièvre que j'ai constatés dans cette colonie anglaise, l'ont été chez des voyageurs qui m'avaient appelé auprès d'eux. Leur arrivée au port d'Aden est toute récente. Voici les symptômes que je constatais : à l'examen de l'habitude extérieure, amaigrissement considérable, les yeux sont brillants, larmoyants, aucune trace d'éruption sur le tronc ni sur les membres. Le pouls est fréquent à 110. Chaleur mordicante des téguments. La langue est saburrale, fuliginosités aux lèvres, diarrhée dont le malade se plaint comme de la seule cause de son mal, anorexie. Vif désir de boissons acidulées. Rien du côté des organes thoraciques et abdominaux.

OBSERVATION IV

L'un d'eux est un jeune homme d'une constitution robuste, ayant fait de longs séjours dans les pays d'Outre-Mer, à la Nouvelle-Orléans, en Asie Mineure, sans avoir jamais été malade. A mon arrivée, il est souffrant depuis une dizaine de jours, et son état ne s'améliore pas. Il a déjà fait appeler M. le Médecin anglais du port d'Aden, dont le traitement s'est borné à la prescription de lait coupé avec du cognac. Le malade se plaint qu'on ne lui donne rien pour le guérir. Le facies est abattu, lassitude générale, il garde la chambre depuis le commencement de sa maladie. Il a été obligé de s'aliter, le décubitus dorsal ou latéral étant la seule position qui lui convienne, tant sa faiblesse est extrême. Le moindre travail, le moindre effort est particulièrement difficile et pénible pour lui. Cependant, rien à l'examen de l'habitude extérieure ne permet d'expliquer cet état de prostration.

Les muscles ont conservé leur volume normal. Pas d'amaigrissement appréciable, malgré le manque d'appétit et l'abstinence presque absolue de toute nourriture solide, végétale ou animale, qui lui cause un grand dégoût. Aucun trouble de la vessie ou du rectum à constater. Ces symptômes se sont reproduits chez tous les malades que j'ai eus à examiner, mais avec plus ou moins d'intensité.

Cet anéantissement des forces, cette insuffisance motrice due probablement à une diminution de l'influx nerveux, symptôme constant, quelque courte et quelque légère qu'ait été la fièvre, ne saurait être expliqué « que par une impression profonde aux foyers de l'incitation motrice » (Corre).

Traitement. Après avoir reconnu son état dont les symptômes m'étaient familiers par les cas nombreux que j'avais eus à bord, je prescrivis un ipéca 1 gr. 50 et émétique 0 gr. 5, dont j'avais eu à me féliciter dans le traitement des malades du *Météore*. L'effet de cette médication ne se fit pas longtemps attendre. Je constatais le lendemain une diminution notable de la température, qui était redevenue normale à 37°5. Le pouls est à 70. Seule une grande faiblesse de tous les membres qui permet à peine au malade de se tenir debout, demande un traitement spécial; je prescris des amers, un régime fortifiant, vin généreux, et quelques jours après son entrée en convalescence, le malade est complètement rétabli.

Ce qu'il nous importe de noter dans le traitement qui précède, c'est l'abaissement subit de la température à la suite de l'administration d'un éméto-cathartique, abaissement constaté chez le plus grand nombre de nos malades et qui semble devoir caractériser ce malaise qui, s'il se prolongeait, ne serait pas sans danger. Ces symptômes, toujours les mêmes, nous ont reproduits les mêmes changements à la suite d'un ipéca. En effet, son administration, à part trois ou quatre exceptions, a toujours été suivie : 1° d'une diminution considérable dans le nombre et l'énergie des battements du cœur; 2° d'une même diminution dans le nombre des inspirations, de la disparition de la gêne respiratoire; 3° d'un abaissement de la température.

Amélioration que l'on constate facilement au toucher, si l'on consulte les pulsations de l'artère radiale, la chaleur mordicante de la peau a disparu, le pouls est calme, large. Diminution, en résumé, de la sensibilité et de la motricité.

OBSERVATION V

J'ai eu à traiter un cas semblable chez un voyageur français qui habite le Caire. Botaniste très distingué, il était venu à Aden pour se livrer à ses études favorites sur la flore de la contrée.

Pas d'antécédents morbides. Il avait fait, me dit-il, les jours précédents de longues et fatigantes courses dans la campagne, aux heures de la sieste, par un soleil ardent.

Malaise consécutif, rachialgie ; la bouche est mauvaise, la langue est recouverte d'un enduit blanchâtre, épais. Avant mon arrivée, le malade a pris un ipéca qui, par son administration maladroite, n'a produit aucune amélioration. Depuis dix jours environ, il ne peut se livrer à aucun travail physique ou intellectuel. Dès la première atteinte de son mal, il a abandonné toute occupation sérieuse. Violente céphalalgie. Le malade garde la chambre. Appelé à ce moment auprès de lui, je constate à l'examen de l'habitude extérieure un amaigrissement notable, de la pâleur du visage, une certaine hésitation de la parole, le regard est vague. Le pouls est à 90. La peau chaude, mordicante. La température a 40°. La langue est fortement chargée. Anorexie, diarrhée. Pas de frisson initial. Pas de douleurs aux articulations. Lassitude générale, soif modérée, ni le foie ni la rate ne sont tuméfiés.

Traitement. J'administre un ipéca avec les précautions nécessaires pour ce genre de médication. Il provoque un grand abaissement de la température. Le malade se sent plus dispos après les effets de l'éméto-cathartique. Le deuxième jour un mieux sensible se produit, l'appétit est revenu, les forces reviennent aussi. Une semaine après, le malade reprend ses occupations. Tout symptôme alarmant a disparu.

Nous retrouvons chez lui les causes étiologiques que nous avons recherchées chez les autres malades. Même imprudence à s'exposer aux rayons du soleil, aux heures les plus chaudes de la journée, fatigue persistante à la suite de travaux ou d'exercices dans la campagne. Arrivée récente dans le pays, ce qui tendrait à établir une nocuité particulière au soleil et aux territoires d'Aden et d'Obock formés de montagnes de lave et de scories (Aden) d'un sol madréporique et volcanique (Obock); endémicité et nocuité qui, dans d'autres contrées maremmatiques, se traduiront par de la dysenterie, le choléra, des affections du foie. Mais ici le — premier anneau de la chaîne pathologique — nous échappe, et nous ne verrions dans cette fièvre qu'un effet produit par les « modifications survenues dans les entrailles de la terre, déterminées par des influences volcaniques à puissantes irradiations sous-marines (Dr Corre) ». Influences volcaniques qui agiraient en troublant la conductibilité des nerfs sans altérer leur texture d'une façon appréciable.

Nous retiendrons de ces deux dernières observations la rapidité de la convalescence à terre chez des malades qui se trouvent dans des conditions d'hygiène bien différentes de celles du bord, baignés par un air qui se renouvelle constamment grâce à de larges ouvertures qui en permettent la libre circulation et facilitent la ventilation de leur chambre. Des boissons glacées d'un autre côté, une nourriture légère aident puissamment à leur prochain rétablissement. A bord, bien différents sont les milieux; l'air est confiné, et, dans le poste de l'équipage comme dans les logements des officiers, l'air est toujours imprégné de miasmes humains quoiqu'on fasse.

« Les particules organiques venues ou non des poumons et de la peau d'hommes sains communiquent à l'air une propriété absolument étrangère, l'animalisation, poison merveilleusement apte à oblitérer les propriétés du sang, à compromettre les

fonctions primordiales, celles du cerveau, des organes digestifs (Arnould) ». Le resserrement des groupes favorise l'éclosion des germes, multiplie les contacts et les chances de propagation.

OBSERVATION VI

M. Lironcourt, sous-lieutenant d'Infanterie de marine, du port de Rochefort, après un séjour de plus d'un an à Obock est atteint vers le milieu du mois de juin 1886, dès les premiers jours de l'apparition du Khamsin. Pas d'antécédents morbides. La bouche est amère, la langue blanche, sèche, la peau brûlante, le pouls à 100, la température : 39°5. Pas de frissons initial. Inappétence absolue, facies fatigué. Les yeux sont brillants, sentiment de malaise général et d'étouffement. Nausées, vomissements fréquents. A eu quelques saignements de nez peu abondants. Abattement de l'économie tout entière. Vertige, insomnie. Il accuse des douleurs aux articulations des membres inférieurs pendant deux ou trois jours, puis elles disparaissent sans laisser aucune trace. Eruption fugace au front et au cou. Sentiment d'oppression thoracique comme chez les malades que j'ai eus à soigner à bord. Etat catarrhal des muqueuses digestives et respiratoires. Amaigrissement notable. Grande excitabilité du système nerveux; inaptitude à tout travail physique ou intellectuel. Le malade est inquiet, il accuse nettement le Khamsin de l'avoir rendu souffrant. Il se plaint de névralgie sciatique, nouvelle manifestation de la même cause générale dont l'acuité lui interdit bientôt tout exercice.

J'employai à son égard la médication dont j'avais usé jusqu'ici avec bonheur, mais l'administration d'un émétocathartique ne produisit pas tout l'effet que j'en attendais. Je crus de mon devoir de conseiller à M. Lironcourt de rentrer en France où il devait se rétablir promptement, ce qu'il fit quelque temps après. Depuis, j'ai appris qu'il était guéri de la névralgie sciatique dont il avait été atteint, qu'il avait recouvré ses forces et continuait ses services au 4e régiment d'Infanterie de marine à Toulon.

L'observation suivante est complémentaire de celle de M. L. et se rattache étroitement à son cas par l'épiphénomène arthralgie.

OBSERVATION VII

Avec les mêmes symptômes généraux que M. L., M. M... présente d'une façon très nette, ces douleurs articulaires rongeantes, d'une durée de 4 à 5 jours, nous noterons chez lui une exposition prolongée au soleil et de fréquentes excursions dans le désert. Comme antécédents morbides, nous aurons une névralgie du trijumeau dont il souffre depuis plusieurs mois. Aux bras une éruption déjà ancienne de vésicules d'eczéma. Il a été atteint à plusieurs reprises d'un urticaire généralisé par tout le corps. Les urines donnent un dépôt de gravelle rouge abondant, dyscrasie urique dont le réveil est surtout évident dans les pays maremmatiques (Rochefort) où a été envoyé notre malade; y verrons-nous une preuve à l'appui de la théorie miasmatique du rhumatisme comparable à celle de la malaria. Ces douleurs sont particulièrement aiguës pendant la nuit pour disparaître au matin, symptôme propre aux douleurs de la goutte. Les articulations atteintes sont celles des genoux, du genou gauche principalement, de l'épaule gauche, puis des poignets, des cou-de-pieds, sans gonflement ni rougeur, sans élévation marquée de la température des téguments de ces articulations ; température : 39°. Véritable crise dont un caractère essentiel est le saut brusque de ces douleurs d'une articulation à une autre dans la même nuit. Au front, au cou, aux épaules, éruption de taches rosées, confluentes. Constipation. Céphalalgie frontale très vive.

Devrons-nous retenir de cela la coïncidence de la diathèse goutteuse qui s'est traduite jusqu'alors par la gravelle dont est atteinte M. M..., et de la fièvre avec son cortège de douleurs articulaires suraiguës, erratiques, dont l'apparition semble avoir été préparée par l'état intérieur du sujet. Car on s'accorde à reconnaître que l'intervention d'une maladie aiguë chez un individu déjà sous le coup d'une diathèse, exerce sur elle une fâcheuse influence. La diathèse de son côté ne paraît pas indifférente à la marche d'une maladie caractérisée par des déterminations locales, et semblerait en activer les manifestations auxquelles elle imprimerait son cachet particulier.

Le traitement s'est borné à l'administration d'un ipéca, de purgatifs salins légers, qui ont été suivis d'une amélioration sensible. La convalescence a été remarquable par une fatigue musculaire extrême aux lombes et aux jambes qui lui paraissent lourdes ; la locomotion est pénible. L'appétit revient en une semaine à son état normal. Cependant une certaine parésie des mèmbres inférieurs persistera encore longtemps.

« La fugacité de ces douleurs articulaires, leur mobilité, leur intensité même, comme aussi de foyers persistants après l'éruption sur le trajet de certains nerfs (obs. VI et VII), paraissent établir que l'arthralgie est souvent de nature névralgique » (Corre) .

D'autres fois la coloration jaune paille des téguments devient telle que nous sommes en présence d'un véritable ictère et qu'il nous est impossible de ne pas y voir une modalité de l'entité pathologique spéciale au climat d'Obock, où l'économie tout entière semble atteinte sans que cependant nous ayons à apprécier d'importantes altérations morphologiques du foie dont les fonctions auraient été supprimées. Je ne serais pas éloigné de voir dans l'apparition simultanée de ces cas d'ictère une nouvelle manifestation de cet agent extérieur, cause occasionnelle des divers états morbides dont nous venons de nous occuper. A l'appui de cette opinion, je ne voudrais pas terminer cette étude sans donner les deux observations d'ictère que je rattacherai à l'histoire de la fièvre d'Obock, dont nous avons relaté les cas les plus intéressants.

OBSERVATION VIII

Le nommé Richardson, fourrier ordinaire, 22 ans, d'une constitution robuste, pas d'antécédents morbides, arrivée récente dans la colonie (Obs. I, II, IV, V), s'est trouvé le 18 mars 1887 indisposé au retour d'un exercice de la compagnie de débarquement à Obock (Obs. V, VII). Langue très chargée. La peau est brûlante. Température 39°3 ; pas de frissons, se plaint

de céphalalgie vive, de douleurs lombaires, de lassitude générale, d'un embarras intestinal que l'on peut rapporter dès à présent à la suppression de la bile qui, à l'état normal, joue un certain rôle dans la digestion des matières grasses. Pas de vomissements. Inappétence. Le deuxième jour, la coloration jaune des téguments et des conjonctives est très accusée. Comme dans les observations précédentes, le malade se préoccupe beaucoup de son état, il ne dort pas. J'examine le foie et la rate qui ne me présentent rien de particulier, ni dans leur volume, ni dans leur sensibilité. Les urines sont très rouges, épaisses et l'acide azotique nous y décèle la présence de la bile par la réaction verte bien connue; pas trace d'albumine. Je prescris un émétique, et un léger purgatif salin, le lendemain. La fièvre s'amende notablement. Les jours suivants je donne de la rhubarbe, du bicarbonate sodique en solution. Le troisième jour la bile ne se trouve plus dans les urines, la langue n'est plus aussi chargée, l'appétit et les forces reviennent, et le 28 mars le malade peut commencer à reprendre son service, tout en suivant un traitement tonique.

OBSERVATION IX

M. Barthe, enseigne de vaisseau, d'une constitution moyenne, pas d'antécédents morbides, a fait un séjour de quelques mois au Tonkin, à Madagascar sans y avoir été malade ; le 17 mars il se plaint de malaise général, d'anorexie complète, de lassitude, la langue est blanche. Il éprouve un sentiment de pesanteur au niveau de l'estomac. A l'inspection de l'habitude extérieure on constate un certain amaigrissement, une teinte jaunâtre très marquée des téguments et des conjonctives. Le pouls est ralenti. Température normale. Le foie à conservé ses dimensions physiologiques ainsi que la rate.Ni l'un ni l'autre ne sont douloureux. L'urine que je fais conserver par notre malade est rouge, épaisse, et par l'addition d'acide nitrique, on y découvre la présence de la bile qui forme une zone verte entre les deux liquides. Les matières fécales sont crayeuses. Légère diarrhée depuis quelques jours; pas plus que dans l'observation précédente nous n'avons constaté d'hémorrhagies. Nous prescrivons un ipéca dont l'effet est de provoquer des vomissements bilieux abondants, nous le faisons suivre de purgatifs salins

légers, nous prescrivons ensuite un gramme de rhubarbe, associée au calomel, 50 centigrammes en deux paquets, à prendre dans les 24 heures; du bicarbonate sodique, 4 grammes, aux heures des repas. Sous l'influence de cette médication, la bile disparaît bientôt des urines qui redeviennent claires et citrines. Tout dégoût pour les aliments disparaît, l'appétit revient. La teinte ictérique des téguments disparaît elle-même à son tour. Cependant la convalescence est longue et remarquable par une faiblesse musculaire générale (Obs. I, V, VII). Nous recommandons un régime fortifiant, de l'extrait mou de quinquina, des vins généreux.

Devrons-nous voir dans ces cas d'ictère une sorte d'influence générale qui a agi sur nos deux malades, comme nous voyons dans certaines constitutions médicales, les maladies observées à un moment donné avoir une tendance à prendre un aspect commun et déterminer, quelque variées qu'elles soient, soit des phénomènes bilieux, soit des catarrhes bronchiques, soit des flux intestinaux. Ces deux cas n'ont eu du reste aucun caractère de malignité, et quoique l'ictère, même le plus simple en apparence, dont on a dit qu'on ne sait jamais comment il se termine, doive toujours être un sujet d'inquiétude pour le praticien; malgré tout ce que le climat de notre établissement d'Obock puisse nous faire redouter, cet ictère n'a été qu'un épiphénomène qui s'est dissipé de lui-même, lorsque nous n'avons plus eu à combattre la fièvre, lorsque les signes cliniques que nous avons constatés chez nos malades se sont amendés par l'effet du traitement que nous leur avons fait suivre.

Diagnostic différentiel.

Je crois le moment venu, en m'appuyant sur les observations qui précèdent, d'établir le diagnostic différentiel de la fièvre d'Obock et des maladies avec lesquelles elle me paraît avoir des symptômes communs, l'embarras gastrique, le typhus, la fièvre typhoïde, la fièvre intermittente, la fièvre remittente, la dengue. La liste en est longue et nous ne saurions trop considérer cette question sous les faces les plus multiples. Mais auparavant, je chercherai à fixer le type de la fièvre d'Obock.

Nous voyons que les troubles du système nerveux consistent en phénomènes d'excitation qui dégénèrent bientôt en une parésie musculaire très prononcée; céphalalgie frontale, éblouissements, vertiges, délire nocturne, convulsions épileptiformes, perte de la mémoire, aflaiblissement de l'intelligence.

Les troubles du système digestif se traduiront par de la diarrhée, des nausées, des vomissements bilieux, du dégoût pour les aliments. Langue saburrale, fuliginosités aux lèvres, soif vive, anorexie, teinte sub-ictérique et même jaune vif des téguments et des conjonctives occasionnée par la coexistence du catarrhe gastro-intestinal. Rien du côté du foie ni de la rate. Signes négatifs d'une grande valeur. Garde-robes fétides.

Malaise général, sentiment d'étouffement et d'oppression sur la poitrine, anxiété, douleurs de la gorge. A l'examen, rougeur pharyngienne. Amaigrissement notable. Pouls à 100, 110; température 39, 40°. Epistaxis rares. Lenteur excessive de la convalescence qui n'exclut pas les récidives, et phénomène digne de remarque, le malade se plaint d'un sentiment de froid très prononcé pendant la plus grande partie de sa maladie. Pas de frissons. Il cherche à se couvrir et endure facilement deux ou trois couvertures de laine sans en être incommodé tandis que le thermomètre marque

34° à l'ombre, température qu'il trouvait excessive auparavant. Eruption semblable à celle de la rougeole, ou à l'éruption miliaire de la scarlatine dont l'abondance et la fréquence varieront suivant les constitutions médicales et les milieux. Elle débute par le front, le visage et gagne les membres, le haut de la poitrine, sensation de picotement très vif. Lorsqu'elle est bien achevée, les symptômes pénibles s'amendent et il se produit une desquamation furfuracée comme celle de la rougeole ou de la suette miliaire. Douleurs articulaires, saut brusque d'une articulation à une autre et bientôt ou d'emblée la manifestation revêt les caractères de la plus haute acuité.

La fièvre gastrique, désignée sous les dénominations variées de fièvre ardente, fièvre rouge, ou fièvre chinoise à la Réunion fièvre climatique, fièvre rémittente gastrique, fièvre méditerranéenne, fièvre d'Algérie, imprime un cachet uniforme à toutes les maladies dans les pays chauds où elle prend une importance beaucoup plus grande que dans les climats tempérés. Elle nous offre dans son ensemble des symptômes communs à tous les états morbides dont nous avons eu à nous occuper et qui constituent une véritable entité pathologique propre au climat de l'Afrique orientale. C'est ainsi que nous voyons des voyageurs en ces contrées décrire dans leurs relations de voyage, des accidents imputables à la fièvre d'Obock. Les symptômes dominants sont des chairs surchauffées, selon l'expression qu'ils emploient, de la céphalalgie, de la prostration, de l'anorexie, tous symptômes qui ouvrent la scène et qui constituent pour eux un danger redoutable. Aussi le diagnostic de fièvre gastrique se présente-t-il dès l'abord, mais nous ne devons point omettre l'éruption rubéoliforme, les arthropathies de nature névralgique qui ont été surtout manifestes chez 4 de nos malades traités à bord, syndrômes qui différencient nettement la fièvre gastrique de la fièvre d'Obock qui conserve son individualité propre.

La fièvre typhoïde nous offrira les plus grandes analogies. Elle frappe de préférence les étrangers arrivés depuis peu dans un pays.

Perte de l'appétit et des forces, de la diarrhée ; le système nerveux est atteint, céphalalgie, prostration, vertige, stupeur, douleurs lombaires et des membres. La langue est recouverte d'un enduit épais, fuliginosités aux lèvres, la fièvre est continue. Pouls : 100. Amaigrissement, surdité ; complications : congestion pulmonaire, perte de la mémoire, affaiblissement de l'intelligence. Mais les différences sont nombreuses et importantes. Nous citerons pour mémoire la rate dont le volume dans la fièvre typhoïde est 3 à 4 fois celui de l'état normal et que je n'ai jamais trouvée tuméfiée dans la fièvre d'Obock. Les vomissements sont rares dans la fièvre typhoïde où ils sont associés à des altérations ulcéreuses de l'estomac, fréquents dans la fièvre du désert. Dans la fièvre typhoïde le ventre est saillant, sonore, sensible à la pression ; on constate des gargouillements dans la fosse iliaque droite, des taches lenticulaires rosées siégeant habituellement à la base de la poitrine, une rémission matinale de 1 à 2 degrés.

Rien de pareil dans l'entité morbide que nous différencions de la dothienenterie. Pas d'hémorragies intestinales si fréquentes du 10e au 20e jour dans la fièvre typhoïde où le sang est rejeté sous la forme d'une bouillie noirâtre. Mentionnons l'ineffacacité du sulfate de quinine si utile dans cette dernière affection, du moins dans la forme ataxique, et qui dans la fièvre d'Obock nous a toujours déçu dans notre espoir d'un abaissement de la température chez nos malades ; et je crois qu'il serait peu prudent à cause de son action paralysante du système nerveux tout entier, du système musculaire de la vie de relation, de donner ce médicament d'une manière continue et à haute dose. Son administration me semblerait contre-indiquée par les symptômes parétiques que nous avons montrés si marqués chez tous nos malades.

La fièvre intermittente nous offre aussi de nombreux points de rapprochement, un teint blafard et terne, la perte de l'appé-

tit, une mauvaise digestion, la faiblesse, l'amaigrissement, des troubles de l'innervation, du délire, des convulsions épileptiformes, des désordres du cœur et des poumons. Dans la fièvre rémittente, la perte de l'appétit et des forces, mais à Obock nous n'avons pas à redouter les influences d'un pays marécageux comme nous les connaissons tous, nous n'y voyons non plus ni abcès du foie, ni hémorragie des muqueuses, comme dans la rémittente palustre (Sénégal). Pas de cas de fièvre caractérisés par des accès périodiques de trois stades, frissons, chaleur, sueurs, ne serait-ce qu'à titre exceptionnel. Pas de gonflement de la rate. Mieux que la fièvre palustre, la fièvre d'Obock où le sang est vicié par un principe infectieux de nature inconnue, s'amende par le retour en France des malades. Il faut se hâter de les faire changer de climats, comme pour les fièvres paludéennes c'est un remède héroïque qui réussira toujours quand on n'attend pas trop longtemps. L'air frais et vivifiant de la terre natale est le meilleur adjuvant du traitement que l'on a fait suivre au malade. Les meilleurs et ses plus prompts effets seront l'abaissement de la température corporelle et le rétablissement des fonctions de la digestion. Les chairs surchauffées qui, chez nos malades soumis à des conditions climatériques nouvelles, donnent au toucher l'impression d'un fer chaud, reviennent bientôt à leur température physiologique lorsque les conditions extérieures de vie les plus favorables au parfait fonctionnement de notre organisme sont rétablies, lorsque le milieu est redevenu celui de la race qui a son habitat dans la zone tempérée, soit l'Europe centrale ou occidentale.

« Il faut réagir contre cette insatiable famille des fièvres à quinquina qui absorbe toutes les manifestations pyrétiques des pays chauds » (Laveran). Et il est un point à noter, c'est que pendant un séjour de 20 mois dans la colonie, nous

n'avons pu observer un seul cas de fièvre paludéenne bien avéré.

Il suffit de rechercher les causes précises des maladies pour indiquer par cela même le moyen de les éviter.

Quelles sont les causes que l'on pourrait invoquer en faveur de l'existence du paludisme à Obock?

Pour cela il faudrait qu'il nous soit possible de constater des pluies fréquentes qui, par suite des chaleurs considérables que l'on endure ici toute l'année, devraient donner naissance à des émanations telluriques, cause d'impaludisme, conspirant avec le sol pour la genèse et la dissémination des infectieux. Il nous faudrait un sol couvert de forêts, des végétaux en décomposition, un humus très épais dont les miasmes condensés sous les branches touffues des arbres seraient transportés au loin par les vents, comme on le constate au Cambodge où le typhus des forêts est si redoutable.

Il nous faudrait d'un autre côté des terrains inondés la plus grande partie de l'année, nourrissant des végétaux de toute espèce. C'est dans ces eaux qu'à la faveur de l'immobilité, du peu de profondeur et du facile échauffement de la couche liquide, les vers, les insectes, les infusoires, les algues pullulent, vivent et meurent, entretenant un foyer actif de décomposition et de putréfaction, miasmes invisibles qui s'ajoutent à l'influence de la chaleur pour créer des entités morbides graves, émanations vaporeuses qui s'élèvent du sein de ces eaux, corrompent l'air en s'y répandant, et nous font à juste titre redouter le voisinage des microbes et des forêts humides.

Si nous voulons bien étudier la contrée, qu'aurons-nous à Obock qui puisse donner lieu à la légende d'un paludisme redoutable et nous paraître suspect au point de vue où nous nous sommes placé? L'estuaire sablonneux de la rivière que la mer envahit à chaque marée, et deux petits bois de palétu-

viers à chaque extrémité de l'estuaire, distants l'un de l'autre d'un kilomètre et mesurant chacun un hectare d'étendue environ. Ils pourraient être seuls incriminés avec d'autant plus de raison que le palétuvier qui aime les lieux bas et humides où les microbes se développent avec persistance, jouit du triste privilège d'être le compagnon inséparable de la fièvre paludéenne et d'entretenir un milieu favorable à l'existence des micro-organismes, bactéries, vibrions, spirilles, monades.

Cependant si nous considérons le peu d'étendue de ces deux groupes de palétuviers dont les pieds baignent dans les eaux de la mer mise sans cesse en mouvement par le phénomène du flux et du reflux, nous n'aurons ici rien qui nous rappellera les marais du littoral méditerranéen ou océanique de la France, les marécages de l'Asie, de l'Afrique, de l'Italie. Nous n'y voyons point par conséquent de vastes terrains incultes, inondés, surchargés de matières organiques en décomposition auxquelles nous attribuerions un rôle de causalité sinon le rôle de cause dans l'étiologie d'une fièvre paludéenne à Obock.

Nous ne serions pas éloigné de croire que nous sommes plutôt en présence d'une véritable intoxication tellurique et non palustre, semblable, quant à son principe actif qui échappe à nos recherches, à ces fièvres endémiques dans certaines régions du globe où il est impossible de retrouver le marais sous une forme quelconque, mais dont il paraît démontré que l'abondance de sulfates et de carbonates contribue à élever les propriétés malfaisantes. Parmi ces régions nous citerons : Le haut plateau de Castille, la plaine de l'Arax, à fond basaltique; le plateau d'Iran; les Calabres où le sol est presque partout volcanique; l'île de Katch; les prairies des Etats-Unis où l'on retrouve la fièvre dite des montagnes.

La longue immobilité du sol, telle est la circonstance grave vis-à-vis des chances d'infection telluriqne que peut courir

l'homme qui aborde un point du globe; l'humidité et la chaleur ne sont que des auxiliaires qui rendent un sol dangereux.

Les formations corallières de leur côté ne sont pas sans avoir quelque influence sur la constitution médicale des climats par l'énorme masse de matières organiques que doivent représenter ces êtres inférieurs qui les édifient, dont les demeures sont aujourd'hui la majeure partie du territoire d'Obock. La matière pierreuse des madrépores est recouverte d'une sorte d'écorce molle, gélatineuse, hérissée de rosettes de tentacules qui ne sont autre chose que des polypiers vivants. Quand ils sont retirés de l'eau, cette écorce disparaît, la couche charnue se dessèche et l'enduit calcaire devient friable, constituant ainsi de vastes foyers de putridité qui ne sauraient être indifférents et qui n'ont cependant aucune apparence de terrain marécageux. Il n'y aurait aucune difficulté à admettre que cette souillure du sol favorise l'explosion d'épidémies à caractères typhiques et peut faire naître dans les couches superficielles et profondes des phénomènes de fermentation putride, le jour où elles se mettent en conflit avec les agents atmosphériques, d'où propagation de germes morbides dont l'élaboration ou la prolifération ont eu lieu dans les couches terrestres.

« L'organisme humain est le réactif de l'agent fébrigène, c'est lui qui décèle non seulement sa présence, mais encore son intensité et ses caractères » (*Arch. de méd. nav.*, Dr Maurel).

Qu'il nous soit permis d'appuyer nos jugements sur cette donnée rigoureusement scientifique, les faits viendront encore donner plus d'autorité à nos conclusions. Aucun des bâtiments qui ont séjourné sur rade depuis les commencements de la colonie, n'a présenté de cas de paludisme imputable au climat d'Obock, dont tous les symptômes ne nous auraient laissés aucun doute à ce sujet et qui nous auraient offert toutes les garanties indiscutables qu'un observateur amoureux de la

vérité doit rechercher et affirmer autant que cela est dans la mesure de ses moyens.

Le *Pingouin,* avec quarante hommes d'équipage, qui se trouve presque constamment sur rade, ne présente aucun cas d'intoxication palustre.

Le *Météore,* dont les hommes ont toujours montré une grande force de résistance aux influences débilitantes de la saison d'été prodigue du Khamsin, aux fatigues d'une navigation pénible, à un service qui exige le continuel éveil de leur énergie, le continuel appel de leurs forces, n'a non plus été atteint de cette dangereuse endémie.

Le *Capricorne,* qui a fait un séjour de six mois à Obock, avec un équipage qu'une longue campagne avait fatigué et qui le prédisposait le plus fâcheusement à subir les influences d'un climat palustre, d'une constitution médicale qui présente tant d'inconnues, est resté indemme de paludisme, de fièvre intermittente contractée à Obock.

Tout cela nous paraît contraire à la nature même de l'infectieux qui s'empare dans un temps très court de l'organisme qui se trouve dans sa zone d'action. Quelques heures passées au mouillage d'Obock devraient nous donner de nombreux cas de fièvre palustre. Ce qui n'est pas et ne peut être soupçonné dans le milieu dont nous avions la responsabilité.

Si nous cherchions nous-même une explication aux cas d'indispositions dont ont été affectés les marins de l'*Etendard,* nous devrions plutôt en indiquer les causes dans le navire lui-même, si peu fait pour les pays chauds, dans l'encombrement, dans les mauvaises conditions hygiéniques où il se trouvait, dans un état de santé particulier à l'équipage qui tenait la mer depuis longtemps et qui n'a pu résister aux premiers souffles du Khamsin, cause occasionnelle de la fièvre d'Obock. « Ce n'est pas impunément qu'un Européen est ainsi

tranporté d'un pays tempéré dans la zone torride et qu'il y arrive pour y passer la saison la plus terrible » (Bagot, *thèse de Bordeaux*, 1885).

Il nous reste donc la dengue à examiner. Détail important, elle appartient à la zone torride, et les pays baignés par l'océan indien et la mer des Antilles sont ceux où on l'observe le plus fréquemment. Elle paraît exiger des conditions particulières de sol, de chaleur, qui se retrouvent toutes dans le climat d'Obock. Ici des explosions épidémiques de dengue sont engendrées à la suite de convulsions telluriques, là ses origines sont spontanées et on la voit apparaître dans une région isolée; ou bien elle semble après une période d'évolution préliminaire, se conserver sous la forme sporadique et endémique. Maladie fébrile caractérisée quand elle est complète par des éruptions successives et par des douleurs articulaires, musculaires, céphalalgiques, rachidiennes. Des articulations plus ou moins importantes sont prises simultanément ou brusquement, ou plus ordinairement les douleurs se localisent aux genoux, au cou-de-pied, au poignet, à l'épaule. « L'éruption se relie d'une manière étroite aux phénomènes douloureux, symptôme qui témoigne d'une atteinte initiale et vraiment spécifique du système nerveux » (Corre). On constate rarement du gonflement périarticulaire, d'autrefois les articulations sont rouges, tuméfiées, chaudes, douloureuses à la pression, dans quelques cas les gaînes tendineuses, principalement celle des extenseurs seraient le siège d'un état fluxionnaire.

Les douleurs ont un caractère térébrant ou rongeant. Formation d'un œdème au niveau des articulations atteintes. Douleur et tuméfaction aux jointures qui rappellent le rhumatisme articulaire. L'éruption est très fugace, débutant par le visage, gagnant la partie supérieure de la poitrine, finalement les membres. Au début et dans le cours de la dengue, état catarrhal des muqueuses digestives et respiratoires, coryza, rougeur pharyngienne, toux bronchique, état saburral de la langue, soif modérée, anorexie. Tous ces symptômes sont identiques avec ceux de la fièvre d'Obock et forment un ensemble de concordances vraiment respectables. En faisant l'histoire de la dengue nons écrivons celle de la fièvre qui fait l'objet de notre travail.

Pour faciliter notre étude, nous réunissons dans un tableau synoptique les divers états morbides que nous venons d'examiner de façon que notre lecteur puisse se rendre un compte rapide de ces types pathologiques, des symptômes qui les rapprochent ou qui les différencient par ordre décroissant.

Signes cliniques communs.	Maladies déjà étudiées.
Céphalalgie. Vertige. Délire. Convulsions. Douleur et rougeur du pharynx. Affaiblissement des facultés mentales. Anorexie. Pyrexie.	Typhus. Fièvre typhoïde. Fièvre intermittente. Suette miliaire. Dengue. Fièvre d'Obock.
Eruption. Sueurs abondantes.	Typhus. Suette miliaire. Rougeole Scarlatine. Dengue. Fièvre d'Obock.
Arthropathies. Sensation de picotement et de démangeaison au cou, au tronc.	Dengue. Fièvre d'Obock.

Par ce qui précède, nous voyons que la dengue offre des symptômes communs à un grand nombre de maladies et a ceci de caractéristique avec la fièvre d'Obock que les malades souffrent de douleurs articulaires le plus souvent erratiques, avec ou sans gonflement de l'articulation atteinte ; que le typhus, la fièvre typhoïde ne nous présentent point ces arthropathies brusques qui font que l'on ne peut confondre la dengue avec toute autre affection, que leurs signes distinctifs sont trop nombreux et trop importants, pour que l'on puisse les passer sous silence. Il ne m'a été donné dans aucun cas de constater ces désordres nombreux et dangereux des organes abdominaux et thoraciques qui forment le cortège presque obligatoire de la dothiénentérie, gonflement de la rate qui s'accuse dès les premiers jours, hémorragies nasales et intestinales, rémission matinale de 1 à 2 degrés. Signes cliniques, familiers au prati-

cien, et que je n'ai constatés chez aucun des hommes qui ont été soignés à bord du *Météore*. On ne peut en conscience se comporter comme si l'on se trouvait en présence d'une fièvre putride hémorragique et les confondre l'une avec l'autre.

Nous voyons encore que le typhus avec des symptômes similaires : stupeur, délire, hallucinations, langue saburrale, fuliginosités, est surtout remarquable et se sépare nettement de l'entité morbide que nous étudions ici, par ses frissons, par son coma, son caractère d'épidémicité et sa durée restreinte de 6 à 12 jours dans les cas bénins. Que les fièvres paludéennes nous offrent de nombreux points de contact, mais il est un point essentiel sur lequel il convient d'insister pour épargner du temps et des fatigues inutiles au malade, c'est que le sulfate de quinine, même lorsqu'il a été administré à haute dose (1 gramme, 1 gr. 50) et plusieurs jours de suite ne nous a procuré aucun abaissement de la température au contraire de ce qui se passe dans le cas de fièvre paludéenne où il est notre remède souverain. Et cette inefficacité est tellement absolue qu'elle a fixé l'attention de plusieurs de nos confrères de la marine qui ont eu l'occasion de voir et de traiter des fièvres semblables à terre ou sur les bâtiments en rade d'Obock.

Détail important qui ressortit des observations que je viens de donner, c'est que ce sont principalement les nouveaux arrivés qui présentent ces élévations de température si tenaces (Obs. I, II, IV, V, IX). Cependant on ne remarque point ici un ensemble de symptômes dominants à peu près constants et les mêmes chez tous les sujets. Chez l'un le délire manque (Obs. III, IV, V, VII, VIII, IX), symptôme commun et ordinaire à la fièvre typhoïde, au typhus, à la scarlatine. Chez un autre la constriction épigastrique est telle que le malade ne se plaint que de la douleur qu'il ressent à l'épigastre et demande qu'on le soulage surtout de cela, lui attribuant la cause de l'état

maladif dans lequel il se trouve et qui s'accompagne d'une grande élévation de la température (Obs. I, II, III). Ou bien c'est la gêne respiratoire, un sentiment d'étouffement qui inquiète particulièrement notre sujet, et l'auscultation nous révèlera des symptômes de congestion bronchique. Chez un autre l'éruption est très abondante, les douleurs sont nulles ou bien l'on constate une arthralgie sans éruption (Obs. VI, VII, X). Dans d'autres cas, ce sera l'un et l'autre qui aura lieu : le prurit de l'éruption et les douleurs articulaires sont insupportables, rongeantes, térébrantes, s'exaspèrent par le mouvement le plus léger au point d'arracher des cris au malade (Obs. VI, VII, X). Chez d'autres l'affaissement moral et physique est très considérable, sans douleur ni éruption (Obs. I, II, III, IV, V). Chez tous, les chairs sont surchauffées, la fièvre est très forte, tenace, sans frisson initial. Cet état fébrile peut persister des semaines entières non sans danger immédiat pour notre malade qui perd rapidement l'appétit et les forces et présentera bientôt des symptômes de congestion pulmonaire avec crachats sanglants.

Pour jeter plus de lumière sur la question que nous cherchons à résoudre et en même temps pour simplifier le diagnostic, nous distinguerions deux modalités du même état morbide. Dans le premier cas nous aurions les symptômes suivants : langue sèche, salive rare, anorexie, soif vive, coloration jaune paille des téguments, qui devient ictérique chez certains malades (Obs. VIII, IX), des convulsions survenant à l'occasion d'un effort, d'une émotion, ou après une exposition prolongée au soleil, de la céphalalgie, de la constriction épigastrique, un sentiment d'oppression thoracique. Lassitude générale, de l'affaiblissement des facultés intellectuelles, un amaigrissement notable (Obs. I, II, III, IV, l'aviso l'*Etendard* nous a montré surtout des cas de ce genre).

Dans la deuxième variété, les douleurs erratiques, les névralgies et l'éruption seraient les symptômes dominants de l'affection, s'effaçant d'eux-mêmes quelques jours après leur apparition (le médecin du *Brandon* aurait noté 11 cas d'éruption parmi ses malades et il aurait eu à se féliciter de l'emploi du sulfate de quinine. Ces cas du même genre que ceux de l'*Etendard* auraient eu moins de gravité. Bagot, *Thèse de Bordeaux*, 1885). Cette éruption et l'arthralgie sont précieuses pour établir la parenté de cet état pathologique avec la dengue (Obs. VI, VII, X). Ces douleurs articulaires s'immobilisent de préférence aux membres inférieurs, aux genoux et s'accompagnent dans des cas rares de *purpura simplex*. Dans le deuxième cas, la durée de la maladie me semble moins longue que dans la première variété où l'état de faiblesse, l'anorexie et l'état de fièvre persistent longtemps en dépit de toutes les médications que l'on peut tenter (Obs. I, II, VI). Cependant quelques malades ont présenté les caractères réunis de ces deux variétés, expression d'une même cause pathologique, mais fort atténués et s'effaçant peu après leur apparition ; tous offrent très marqués les mêmes symptômes de fièvre gastrique, compagne inséparable de toutes les affections qui règnent sous les tropiques. Il appert, en outre qu'il y a quelque rapport entre la persistance de la fièvre, sa haute température, l'éruption qui se relie d'une manière étroite aux phénomènes douloureux, les déterminations morbides qui se font sur les jointures et semblent appartenir à un état morbide infectieux, et la durée de l'affection d'autant plus courte et bénigne que l'éruption s'est faite plus rapidement, émonctoire qui rejette le poison, et que les douleurs articulaires ont été plus vives. S'il ne s'est produit aucune éruption, si les douleurs ne sont point apparues, la température devient très élevée à 40°, 41° et persiste plus longtemps (Obs. I, II, IV, aviso l'*Etendard*). L'élévation de la température,

la durée de la maladie dans la plupart des cas seront donc en raison inverse de l'acuité des douleurs articulaires et musculaires, de l'exanthème cutané qui aurait peut-être aussi quelque rapport avec l'abondance des sueurs (Obs. I, II, IV, VI, VII).

La pathologie interne n'est sans doute que l'histoire d'espèces morbides nettement définies pour mieux en fixer les caractères essentiels dans la mémoire, mais dans la pratique elle nous offre de nombreuses exceptions qui déroutent la sagacité du médecin; cas nombreux où l'on ne peut mettre une étiquette officielle, si je puis dire, et qui ne rentrent dans aucun des cadres nosologiques auxquels nous avons été habitués dans nos climats tempérés. Ce sera en nous appuyant sur leurs irrégularités mêmes, sur la constitution médicale d'Obock, telle que nous venons de la concevoir, que nous pourrons expliquer ces douleurs articulaires et musculaires qui font l'objet de l'observation qui suit, véritable manifestation de l'entité morbide dont nous avons essayé d'esquisser à grands traits les principaux caractères tels que notre service nous a permis de les constater. Comme dans la dengue, nous trouverons des articulations chaudes, douloureuses à la pression, des foyers persistants sur le trajet d'un cordon nerveux ou atteignant les muscles, foyers qui coïncident ou alternent avec les lésions articulaires, symptôme tributaire d'une même cause générale dominant la situation et qui n'est pas opposée à la formation d'un œdème au niveau des articulations.

OBSERVATION X

Le nommé Lansot, élève mécanicien, 18 ans, arrivé de Marseille à Obock le 4 mars 1887. Constitution robuste, pas d'antécédents morbides ou vénériens. Quelques jours après son arrivée, soit le 27 mars (Obs. 1, 2, 4, 5, 9) il se plaint de malaise, de courbature, de douleurs térébrantes aux membres inférieurs, aux jointures du cou-de-pied, la station debout lui est particu-

lièrement pénible. L'inspection de ces articulations nous indique un gonflement considérable, la peau est tendue, luisante, rosée; température = 39° 5, le pouls est large, dur, l'urine peu abondante. La fièvre disparaît quelques jours après. La percussion et l'auscultation du cœur ne nous révèlent aucun signe particulier. Traitement : cataplasmes laudanisés, bicarbonate sodique, limonade au citron, sulfate de quinine. Le gonflement disparaît, les douleurs s'amendent ; le malade convalescent, pour éviter l'encombrement matériel, est envoyé à terre à l'hôpital, le 3 avril. Le 10 avril il revient à bord incomplètement guéri. Il reprend son service et a bientôt une deuxième crise douloureuse. A l'examen des articulations qu'on croyait dégagées on ne constate ni gonflement, ni rougeur comme dans la première attaque. A la palpation, on ne détermine aucune douleur, les muscles de la cuisse et du mollet ont conservé leur volume normal, pas d'œdème; ces douleurs n'ont donc laissé à leur suite aucune lésion appréciable, la fluxion de la première attaque n'a occasionné aucun épaississement de la synoviale ou des téguments, l'articulation de la hanche est libre, la température est normale à 38°, pas de gonflement des extrémités osseuses, pas de diarrhée. La langue est propre. Nous lui donnons des toniques, des alcalins, des limonades acidulées. A l'extérieur, liniment chloroformé, pommade belladonnée, cataplasme. Après quelques jours de ce traitement, le malade ressent un peu de mieux cependant il ne peut reprendre son service Si l'on examine les membres inférieurs, on ne trouve ni atrophie musculaire, ni amaigrissement; leur contraction volontaire reste douloureuse. Chez notre malade ces douleurs se sont déclarées d'emblée; dès le premier jour déjà il y a eu contracture, le malade ne pouvant étendre convenablement les jambes, même dans le décubitus dorsal. La cause de cette contracture serait-elle imputable à un surmènement du muscle dont la souplesse naturelle est amoindrie, à une altération des tissus fibreux et musculaire, ou bien serait-ce une contraction permanente des muscles par action réflexe due au seul voisinage des articulations douloureuses, véritable impotence fonctionnelle créée par ces douleurs musculaires et articulaires? Est-elle indépendante de la lésion articulaire comme il arrive dans le rhumatisme noueux (Trousseau)? Est-elle de nature névralgique? Toutes ces interprétations me paraissent plausibles.

Le malade est envoyé comme la première fois à l'hôpital d'Obock, construit nouvellement pour abriter et éloigner des foyers d'encombrement les malades dont la convalescence est lente à se produire jusqu'au jour où ils peuvent être rapatriés. Quelques jours après je reviens le visiter, les douleurs persistent, les jambes sont dans une flexion permanente ; dans la marche qui est possible il présente l'attitude vicieuse d'un vieillard que ses jambes affaiblies et rétractées peuvent à peine soutenir. Il se plaint toujours de douleurs, moins vives que les premiers jours, dans les articulations du genou, dans les muscles du mollet contracturé. Le malade a remarqué que le jet de son urine a peu de force, qu'elle retombe sur les pieds, ce qu'expliquera une certaine parésie de la vessie ; pas de ténesme, pas d'incontinence diurne ou nocturne. Apyrexie. Le malade a conservé l'entière liberté de son esprit. Rien du côté du cœur. L'appétit est modéré. Selles normales. Nous verrions ici une confirmation de la règle que nous avons cherché à dégager de nos observations, la fièvre a été de peu de durée et est tombée d'elle-même ; par contre, les douleurs rhumatoïdes rendant la marche difficile, accompagnées de contractures auraient été particulièrement vives et persistantes. Le traitement se résume en des frictions avec de l'essence de thérébenthine qui ont procuré une certaine amélioration dans l'état de notre malade et ont beaucoup atténué les douleurs articulaires. Amers toniques.

Un mois après le malade est complètement rétabli, toute contracture ayant disparu. Cet homme dans tout le reste de la campagne a joui d'une santé parfaite et n'a plus présenté aucun nouvel épisode de cet état diathésique, lui-même, véritable manifestation maladive due à des troubles de nutrition, à une perversion de ce pouvoir trophique que les nerfs puisent quelque part dans le système nerveux, comme ils y puisent leurs propriétés motrices et sensitives. Et ce serait pour nous une raison de croire que l'appareil symptomatique de la fièvre d'Obock varie avec le degré d'intensité de chaque cause et probablement avec la nature du poison tellurique qui change avec chaque localité (Manifest. d'Obock et d'Aden, obs. 4, 5, 6, 7,

8,9). Quant à conclure à l'identité absolue de la fièvre d'Obock et de la Dengue, quoique nous ayons pu constater dans le cours de cette étude que de nombreuses affinités pathologiques nous laissent entrevoir que des troubles nutritifs de même famille président à leur évolution, je ne crois pas que les résultats acquis jusqu'à ce jour nous autorisent à nous prononcer avec cette précision, et ce serait aller contre ma pensée que de m'avancer aussi loin. J'attendrai que des travaux postérieurs aient encore éclairci cette question délicate, que de nouvelles observations viennent confirmer les quelques considérations que nous avons émises, et je m'estimerai satisfait si mon travail profitait à ceux de mes collègues que les hasards d'un embarquement amèneraient à continuer leurs services sur la côte orientale d'Afrique, et si le traitement que j'ai employé pour atténuer ou guérir la fièvre du désert les guidait dans les cas semblables où ils seraient appelés à donner leurs soins.

Traitement et prophylaxie.

Dans le traitement nous distinguerons les cas récents, ceux plus anciens où la fièvre est apparue depuis deux à trois semaines déjà lorsque le malade est vu par le médecin pour la première fois, et ceux qui se produisent à l'époque du Khamsin. La grande chaleur active l'évolution des maladies, de même qu'elle imprime à la végétation un essor rapide. Dans les cas anciens les effets de la médication évacuante sont bien constants, mais après quelques heures d'un bien-être général ressenti par notre malade, la fièvre réapparaît, la peau redevient brûlante. Toutefois il ne faut pas se décourager de voir bientôt ses efforts couronnés d'un plein succès et continuer l'administration des purgatifs; les déjections sont noires, fétides, et le malade ressent un grand soulagement. Les bains, les douches sont d'excellents adjuvants du traitement et abaissent notablement la température du corps, les téguments sont d'une moiteur fraîche de bon augure. J'ai le regret d'ajouter que pour ces cas insolites cette amélioration ne persiste pas longtemps en cette saison du Khamsin (obs. 6), mais comme dans la dothiénentérie, je crois que ces moyens de traitement sont d'une grande utilité. C'est le traitement institué pour la dengue et duquel je ne saurais me départir. L'alcoolé de digitale, l'huile de foie de morue, des vins généreux, des amers pour soutenir les forces de notre malade me semblent la médication à suivre dans les cas qui nous occupent, et toujours des purgatifs répétés sont parfaitement indiqués pour nettoyer les intestins et pour prévenir la congestion des poumons et de l'encéphale. L'on ne doit

attendre que le moins possible pour les administrer. Ce sont d'excellents dérivatifs qui diminuent admirablement la tension du sang à la périphérie. Ils provoquent l'élimination d'une certaine quantité d'eau en produisant un courant exosmotique dirigé du sang vers la surface libre des intestins et qui entraîne avec lui les poisons morbides pyrétogènes, les déchets organiques qui s'accumulent dans le sang du malade. Ils produisent le ralentissement de la circulation, un abaissement de la température.

L'ipéca sans vouloir en faire une panacée, un remède souverain contre cette fièvre intéressante, administré dès les premiers jours à la dose de 1 gr. 50 ou 2 grammes comme vomitif ou bien à la dose journalière de 0 gr. 50 en potion, m'a paru un complément utile de la médication que nous avons suivie. Nous n'avons jamais vu le moindre accident résulter de cette pratique, il agit dans ce cas comme contre-stimulant ; la circulation se ralentit, la calorification diminue, d'où ralentissement des phénomènes chimiques de la nutrition, c'est la guérison, sinon un amendement notable. La digitale administrée dans ce but n'a pas paru répondre à notre attente, et je ne serais pas très éloigné de voir dans cette précieuse rubiacée le véritable spécifique de cette fièvre climatique réfractaire au sulfate de quinine, dangereuse pour l'Européen que son devoir ou ses occupations appellent en ces parages lointains.

Il ne faut point négliger de relever le moral du malade, profondément affecté par l'idée fixe qui s'empare de son esprit, la crainte de mourir sur cette côte inhospitalière. Et l'ascendant qu'un médecin peut avoir acquis sur les hommes est ici d'un grand secours pour empêcher la contagion plutôt morale que physique, d'un mal rebelle à toute médication : la nostalgie. Il est de son devoir de lutter de toutes ses forces contre la démoralisation qui s'empare de ceux qui se laissent aller à

l'apathie la plus complète et désespèrent de revenir jamais en France. Démoralisation qui les prédispose à toutes les maladies et prépare trop bien le terrain aux germes morbides que peut y faire éclore le milieu pathogène et météorologique qui constitue le climat d'Obock.

Il serait d'une bonne hygiène de créer sur les montagnes qui bordent la côte, dans le golfe de Tadjourah où, dit-on, à quelques heures de marche se trouvent les sites les plus agréables et les mieux abrités, où l'on retrouve le climat tempéré du Midi de la France, les citronniers, les orangers et toutes les essences propres aux pays privilégiés; il serait heureux, dis-je, d'y créer un ou plusieurs *sanitoria*. Ils permettraient aux hommes débilités par la saison d'été et atteints de ces fièvres du désert de recouvrer les forces et la santé dans un air plus frais et dont la moyenne de température serait égale à celle des stations balnéaires de l'Europe occidentale. L'on a dit, avec raison, que les montagnes étaient des climats superposés. C'est ainsi que nous voyons les Anglais de l'Inde retarder l'obligation du rapatriement de leurs troupes à l'aide de leurs *sanitoria* de l'Himalaya. Et ce résultat, on l'obtiendrait sûrement en s'élevant d'autant plus au-dessus du niveau de la mer, que l'on voudrait trouver un air plus vivifiant. On admet qu'en moyenne, par 170 mètres d'élévation, la température s'abaisse de 1 degré, et, qu'une ascension de 400 mètres, équivaut à un déplacement de 1 à 2 degrés vers les pôles. « On ne s'acclimate pas à l'action des chaleurs torrides, lesquelles affaiblissent et usent peu à peu les organismes européens et les obligent à aller retremper leur vigueur dans l'air des pays froids ou sur le continent » (Fonssagrives). — Ce serait un grand service rendu à la colonie, qui enverrait ses convalescents des bâtiments sur rade et des troupes de la marine, se refaire sur ces hauteurs au lieu de les rapatrier, comme le

devoir s'en est imposé jusqu'ici à l'autorité; car le rapatriement a été le seul tout puissant dans le traitement de ces fièvres tenaces du désert, contre lesquelles les médications employées ne réussissent pas toujours, à notre grand regret.

Les dangers du séjour dans notre colonie, moins à craindre pendant la saison d'hiver, ne laisseront pas cependant d'être la préoccupation constante de l'hygiéniste. Il devra porter toute son attention sur les causes morbides dont nous avons parlé dans cette étude, craindre surtout les insolations, les congestions cérébrales, les congestions pulmonaires communes à toutes les contrées tropicales, mais plus redoutables encore à Obock. Aussi, ne devra-t-on rien négliger des précautions admises pour s'en préserver et les éloigner. C'est ainsi que les cas d'insolation ou de fièvre sont occasionnés par l'oubli ou l'insouciance des précautions les plus élémentaires. On ne devra jamais sortir sans s'être garanti la tête d'une coiffure épaisse qui la protègera contre la trop grande chaleur. On s'exposera au soleil le moins possible. Aussi doit-on veiller d'une manière spéciale sur les hommes qui sont obligés de travailler au soleil, ce qu'on évite de faire généralement vers le milieu de la journée en cette saison d'été, et réserver aux travaux extérieurs les heures du matin et du soir. On veillera à ce qu'une ventilation convenable se fasse partout le plus efficacement possible, de façon que ceux que leurs occupations retiennent dans des endroits confinés, tels que la machine, les faux-ponts des navires, la cale, à terre, les usines à distiller, les usines à glace, où l'air ne se renouvelle que difficilement et où il se maintient à une température plus élevée encore que celle du dehors, et surtout les chambres des soldats, tous les logements en général affectés aux hommes qui devront les habiter plusieurs ensemble, aient la plus grande somme d'air respirable et dépouillé de tout infectieux,

si l'on veut éviter tous ces maux qui sont comme une épée de Damoclès suspendue sur leur tête, l'anémie, la tuberculose, dont l'une fait fatalement suite à l'autre en ces climats extrêmes. Cette élévation de la température atmosphérique ralentissant les phénomènes d'osmose respiratoire, explique cette oppression thoracique que les malades accusent généralement, ce besoin de rechercher les lieux où l'air circule le plus librement, où ils peuvent trouver, par conséquent plus sain et plus abondant, l'air, l'oxygène qui leur est indispensable et prévenir ainsi une stase sanguine pulmonaire qui pourrait leur être mortelle.

On fera un usage plus que modéré de boissons alcooliques, absinthe, vermouth de diverses origines, alcools de toute sorte que l'on trouve à profusion dans toutes nos possessions d'outre-mer, ce qui ne constitue assurément pas un grand progrès humanitaire. Les hommes devront rester à bord ou dans leurs chambrées aux heures les plus chaudes de la journée, et tout médecin devra avoir la constante préoccupation que toutes les prescriptions de l'hygiène soient minutieusement observées. Il surveillera attentivement les malades qui se présenteront à la visite et plus particulièrement les organes de la respiration dont le bon fonctionnement, le jeu facile est une condition essentielle de santé. Il aura présent à l'esprit que la congestion des poumons (voir autopsie) est une cause principale des décès; et donnera une attention soutenue aux symptômes de gêne respiratoire, d'oppression qu'accusera le malade, surtout aux heures où souffle le Klamsin, aux moindres symptômes de fièvre. Il usera des drastiques, des dialytiques qui rendent un réel service dans tous ces cas, il posera des ventouses sèches ou scarifiées suivant les circonstances et délaissera complètement le sulfate de quinine qui ne peut qu'aggraver l'état de notre malade.

En tenant compte de toutes les précautions dont nous avons

cherché dans notre humble tâche à donner quelque idée, le séjour d'Obock n'offrira pas plus de dangers pour la santé des équipages que toute autre colonie française, et quoique nos souffrances aient été cruelles, surtout à l'époque du Khamsin, la mortalité n'y sera pas plus élevée surtout si notre service n'y comporte qu'un séjour d'un an. En faisant abstraction de la chaleur vraiment exceptionnelle de l'été, cause de tous nos maux, la colonie peut passer pour relativement saine. On n'y trouve point ces cas de dysenterie qui déciment les garnisons de Cochinchine et contre lesquels le zèle des médecins et les ressources de la thérapeutique sont, pour la plupart du temps, impuissants. La fièvre paludéenne, que l'on a cru souvent reconnaître dans la fièvre d'Obock, n'y est pas connue, avantage précieux qu'elle a sur le Sénégal, sur Madagascar, sur la Guyane : les exceptions à cette règle seront des fièvres importées et ayant un passé déjà vieux.

La situation serait bien améliorée si de larges solutions de continuité permettaient la ventilation facile des parties du bâtiment occupées par les hommes. A bord des bâtiments du type du « *Météore* » l'espace est restreint, les ouvertures sont absentes, et, quand il y en a, toujours trop étroites pour remplir efficacement leur office, et les hommes, beaucoup trop nombreux, doivent vivre sur le pont s'ils veulent avoir l'air indispensable au bon entretien de leur santé. Ce serait un véritable supplice, pendant les chaleurs torrides de cet été, de coucher dans le faux-pont. Immobile, l'air de ce poste, rendu de plus en plus humide par la respiration pulmonaire et la transpiration cutanée, deviendrait bientôt intolérable; dans le poste de l'équipage comme dans les chambres des officiers, la température ne permet ni d'y dormir ni d'y séjourner. Ils sont semblables à une étuve et c'est dans le poste des équipages que se sont produits les plus nombreux coups de chaleur. La tête se congestionne, les oreilles bourdonnent, les idées se ressen-

tent, dans leur lucidité et leur vivacité, de l'état général de l'organisme, et l'on ne trouve quelque soulagement que dans des ablutions d'eau douce qui quoiqu'à un degré élevé favorisent les fonctions de la peau, empêchent une trop grande irritation des téguments, atténuent l'éruption papulo-vésiculeuse des bourbouilles qui deviennent à la longue un véritable supplice. Résultat : La somme des efforts que l'on est en droit d'exiger des hommes est bien inférieure à celle qu'ils pourraient fournir en France. J'ajouterai que les bains, les douches d'eau de mer ont été administrés journellement lorsque ces excellentes mesures étaient jugées nécessaires, nul n'ayant le droit de s'y soustraire. C'est par ces moyens prophylactiques que l'état sanitaire de l'équipage a toujours été satisfaisant.

A terre la température est moins élevée ou plutôt moins accablante, ce semble, qu'à bord des navires en rade, ce qui doit tenir au plus grand espace des habitations, aux hautes fenêtres qui permettent à l'air de circuler et de se renouveler facilement avec une exposition telle que le vent du Nord souffle ou la mousson du Sud, on est assuré de profiter du moindre air, de la fraîcheur, du délassement que procurent toujours avec des températures de 33, 34°, les moindres mouvements de l'atmosphère. Disposition bien comprise, ce vent aide l'air humide à soustraire du calorique à notre corps. D'un autre côté leurs murailles sont plus épaisses que les flancs d'un navire et conservent davantage la fraîcheur, interceptant plus effectivement les rayons solaires (Aden) ; tandis qu'à bord il y a 34° dans les chambres, à terre il y a toujours une différence en moins de 2° environ (Obock). Il faut donc que de larges sabords remplacent les hublots de la canonnière; ces sabords favoriseront le renouvellement rapide de l'air corrompu auquel trop de poitrines s'alimentent, qui ne se remplace pas en proportion des besoins, et qui prépare trop bien le terrain à subir les influences morbigènes du milieu. Ils entretiendront

un état de fraîcheur relative favorable au bon état de la santé. Ces dispositions fortifieront le moral des hommes.

Ils ne vivront plus dans un air vicié par leurs émanations à tel point qu'après quelques heures de sommeil dans le poste de l'équipage, le malheureux qui y descend à ce moment est vraiment asphyxié par les exhalaisons méphitiques, les excrétions cutanées et pulmonaires qui se condensent dans le faux pont, le prennent littéralement à la gorge et contre lesquelles il ne peut réagir qu'en faisant appel à toute sa volonté. « L'haleine de l'homme est mortelle à l'homme » (J.-J. Rousseau) et la respiration habituelle d'un air malpropre déprime l'organisme. Mieux vaut dormir sur le pont, et comme l'humidité n'est pas très considérable, que la température de la nuit ne varie pas d'une manière sensible avec celle du jour à l'ombre, nous n'aurons aucun accident dû à cette cause d'être exposé à l'air pendant son sommeil, et, voudrait-on faire autrement, qu'on ne le pourrait. Il faut donc accepter cette nécessité si redoutée par certains auteurs comme un minimum des maux que l'on endure à Obock. Aussi l'autorisation de coucher sur le pont, ce qu'on ne peut toujours faire lorsque le navire a pris la mer, a-t-elle été accordée aux hommes sans qu'il naquît aucun inconvénient de cette licence, protégés des influences atmosphériques d'un côté par les tentes, et d'un autre par les couvertures dont ils doivent être nantis ; sans omettre toutefois de laisser largement libres par beau temps au mouillage toutes les ouvertures qui font communiquer l'intérieur du bâtiment avec l'extérieur, hublots, panneaux, manches à vent.

Pour éviter ce qu'ont de nuisible ces fâcheuses conditions d'habitat, il serait bien compris de n'envoyer sous ces latitudes qu'un navire suffisamment bien aménagé pour offrir à son équipage la plus grande somme d'air respirable, sans nuire cependant à sa navigabilité. Un type spécial de bâtiment s'impose pour la station d'Obock. C'est le desideratum formulé par

tous ceux qui s'intéressent à la colonie d'Obock, qui s'intéressent à ces questions d'hygiène et pour lesquels le bien-être, la conservation, la vie des hommes est une considération de premier ordre. « Ménager aux navires un carré d'aération aussi grand qu'on le pourra, c'est là une imprescriptible nécessité d'hygiène à laquelle ont toujours déféré les commandants des anciennes expéditions militaires qui comprenaient à merveille que l'hygiène est le nerf des voyages maritimes » (Fonssagrives, *loco citato*).

La saison d'hiver est en outre celle qui convient le mieux pour le remplacement des soldats et des marins. Les nouveaux arrivés pourront, sans courir aucun des dangers que nous avons signalés et qu'il est de notre devoir de prévenir, s'acclimater facilement en cette saison, de telle façon que l'été venu avec son cortège redoutable de Khamsin, de fièvres du désert, ils soient aptes à lui résister beaucoup mieux que ne le feront des gens arrivant récemment de France, dont ces énormes températures de 40, 45 degrés abattent complètement les forces et annihilent l'énergie physique et morale : l'organisme ne pouvant perdre le calorique dont il est imprégné. « Pour vivre sous la zone torride, les trois grandes races humaines ont reçu de la nature des aptitudes inégales. La race blanche est incontestablement celle qui a reçu cette faculté au degré le plus faible, et cependant c'est elle qui a fait le plus de tentatives de colonisation parce qu'elle est intelligente, enthousiaste, avide de richesse » (Nielly, *loco citato*).

Vu : *Le Doyen*,
A. PITRES.

Vu, bon a imprimer :
Bordeaux, le 15 novembre 1888.
Le Président de la thèse,
J. MORACHE.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 17 novembre 1888.
Le Recteur,
H. OUVRÉ.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION 5

PREMIÈRE PARTIE

Aspect général du territoire d'Obock. 9

Du cap Obock. 16

Climatologie. Saisons 19

Du Khamsin 23

Anthropologie. 30

Mœurs. Parures. 35

Condition des femmes (Dankali et Somali). 42

De l'avenir de la colonie 46

DEUXIÈME PARTIE

De la fièvre d'Obock. 48

Diagnostic différentiel (Fièvre gastrique, fièvre typhoïde, fièvre paludéenne, typhus, dengue) 62

Traitement et prophylaxie. 79

12,975. — Bordeaux, Ve Cadoret, impr., rue Montméjan, 17.